

Année
universitaire
2018-2019

Université Paris-Diderot, UFR Lettres, Arts, Cinéma



La littérature post- apocalyptique américaine : une dystopie de la mémoire

Par Lothaire BERTHIER

Sous la direction de Dominique RABATÉ

Année universitaire 2018-2019

**La littérature post-apocalyptique américaine :
une dystopie de la mémoire**

Mémoire de Master 1 Lettres, arts et pensée contemporaine

Présenté par Lothaire BERTHIER

Numéro d'étudiant : 21500413

Sous la direction de Dominique RABATÉ,
Professeur des universités, Membre senior I.U.F



Remerciements

La préparation de ce mémoire, sa rédaction et les recherches qui y ont conduit ont été possibles grâce à plusieurs personnes, que je souhaite remercier.

Je tiens tout d'abord à exprimer ma reconnaissance à M. Dominique Rabaté, qui a dirigé ce mémoire, pour ses conseils, sa disponibilité et surtout sa curiosité à l'égard d'un sujet n'entrant normalement pas dans son champ de compétences.

Des remerciements tout particuliers vont à Élodie Masson, alias Leyhane que je ne connais pas personnellement mais dont le concours a largement orienté le choix de ce sujet de recherche.

Je remercie Raphaël Colson, dont la très édifiante conférence à Lyon, bien que tardive, s'est avérée particulièrement fructueuse pour la construction de mon argumentation.

Je remercie tout autant Claude, Raphaëlle et Meriem pour leur érudition, nos conversations enrichissantes et leur soutien indéfectible.

Merci également à Anne Boulanger, alias Thekla, ainsi qu'à Claude de nouveau, pour leur relecture patiente et attentive.

Enfin je tiens à exprimer ma gratitude envers Ernest, Sarah et Annastassja, qui ignorent probablement l'importance du soutien moral qu'ils m'ont apporté, chacun à leur manière.

Ainsi qu'à tous ceux qui m'ont soutenu et ont cru en moi tout au long de mes recherches.

Sommaire

Remerciements.....	2
Introduction.....	4
I. L'anamnèse : procédé de défi à la compréhension de l'homme.....	9
1) Écrire ou relater un état du monde : les « apocalygraphies ».....	9
a. Apocalygraphies intradiégétiques : témoignages et souvenirs.....	9
b. Le roman comme apocalygraphie : un avertissement	12
2) Les vestiges civilisationnels, entre héritage et souvenir	14
a. Les ruines : traces immortelles de la civilisation	14
b. Les débris : objets de consommation et produits de luxe.....	16
3) La culture en crise	19
a. Allusions bibliques.....	19
b. Réappropriations et manipulations culturelles	21
II. Phénomènes humains et circulation post-cataclysmique	23
1) Apocalypse, humanité et héritage anthropologique	23
2) Crise et appauvrissement du langage	27
3) Temporalités de la « post-cataclysmie »	30
a. <i>Temps du survivant</i> : survivre, rebâtir, transmettre le passé	31
b. <i>Temps du descendant</i> : opposition, voyage, changement.....	33
III. Apocalypse et société : l'humanité face à son extinction.....	36
1) La pré-cataclysmie comme modèle.....	36
2) De génération en génération : valeurs, traditions, décadence	39
a. Décadence et barbarie	39
b. Progrès, transitions et histoire cyclique.....	42
3) L'Apocalypse : une condamnation de l'homme ?.....	45
Conclusion	49
Bibliographie.....	51

Introduction

« Après la catastrophe, le quotidien n'existe plus, l'existence est devenue une série de moments qui se différencient seulement en fonction du niveau du danger immédiat. Après la perte des repères, le désir de reconstruire un semblant de normalité rejoint les tentatives d'articuler des raisons pour continuer¹. » Philippe Brand suppose un changement de régime de temporalité qui n'exclut pas un attachement à la routine de tout un chacun, à partir du moment où une catastrophe bouleverse l'équilibre de la vie humaine et brouille les perspectives de son avenir.

Sous-genre majeur de la science-fiction (fort de 3242 œuvres, littéraires comme cinématographiques ou vidéoludiques²), la fiction post-apocalyptique « englobe toutes les œuvres dont l'univers se situe après un cataclysme ayant mis fin à la civilisation telle que nous la connaissons et alors qu'aucune autre forme de civilisation à l'échelle de l'humanité ne l'a remplacée³. » Si elle peut entretenir certains rapports thématiques avec la dystopie, ces deux sous-genres ne sont pourtant pas à confondre : la civilisation existe encore dans ce dernier, sous l'égide d'une idéologie néfaste du point de vue de l'écrivain. Le post-apocalyptique quant à lui s'emploie à faire table rase du passé : il fait repartir notre civilisation de zéro. Nonobstant ce schéma narratif constant et du fait de sa nature persistante dans l'esprit humain, la mémoire des « sociétés de l'avant » ne disparaît pas complètement. Cette mémoire parcellaire ne permet que rarement de restituer ces sociétés dans leur plénitude. C'est en cela que l'on peut parler de « dystopie de la mémoire » : une mémoire et son fonctionnement éclatés et en constante altération. Aux États-Unis notamment, son corpus prolifique se nourrit particulièrement du climat anxiogène de la guerre froide, ainsi que de l'importante position géopolitique qu'occupe le pays ; interroger la manière dont les auteurs nord-américains appréhendent les cataclysmes possibles et leurs suites permet de mettre au jour les défaillances de la civilisation occidentale par le biais de l'un de ses plus

¹ Philippe Brand, « Comment parler après la fin ? Zone One et Sans l'orang-outan », dans Catherine Coquio, Jean-Paul Engélibert & Raphaëlle Guidée, *L'Apocalypse : une imagination politique*, Presses Universitaires de Rennes, « La Licorne », 2018, p. 223.

² Chiffre établi par Raphaël Colson lors de la conférence « Le temps du survivant, le temps du descendant » à l'occasion du festival des Intergalactiques de Lyon le 27 avril 2019. Il n'en existe pas de trace écrite à ce jour.

³ NEXUS VI, « Le post-apo » [vidéo en ligne], YouTube, 25 septembre 2015, vue le 06 novembre 2018, https://www.youtube.com/watch?v=oD_vA9x06qo.

puissants représentants, et de s'interroger sur le devenir de la mémoire et de l'Histoire elle-même dans cette perspective pessimiste destructrice.

Actuellement la science-fiction ne jouit pas d'une reconnaissance académique très importante, et ce malgré son fort potentiel anthropologique. Son étude commence toutefois à se généraliser, du fait de sa proximité avec l'actualité – la science-fiction reposant sur l'anticipation par l'extrapolation des données sociales et technologiques contemporaines à son écriture. Mais malgré la vastitude du champ d'étude sur l'apocalypse en elle-même, la fiction post-apocalyptique ne se trouve quant à elle que peu traitée. Pourtant la prédominance des aspects sociaux plutôt que scientifiques que l'on y observe en font probablement le sous-genre science-fictionnel le plus adapté à aborder cette actualité. La mémoire se montre particulièrement pratique à cet égard, pour exposer des bribes de souvenirs tirés des *sociétés de l'avant* – notre époque devenant, par extrapolation, le passé de ces œuvres.

Cette orientation pourrait passer pour superfétatoire, du fait que ces fictions ont tendance à mettre en exergue des personnages résolument tournés vers leur avenir, de par leur nature même de survivants. Pourtant (en plus d'occuper une place particulièrement prégnante dans les récits eux-mêmes, notamment par le biais d'analepses) ce procédé se montre un outil significatif pour comprendre la lecture que l'on fait de notre contemporanéité et de ses enjeux. Passée au tamis, notre société, dont les restes et les décombres parviennent aux humains de l'avenir, ne se voit jamais décrite sans une pléthore de décalages. Ils donnent à voir à quel point le présent – du point de vue des auteurs post-apocalyptiques⁴ – a laissé place à la décadence et, souvent, la régression, sociale comme culturelle. D'où une vision mélancolique de notre époque, soumise aux ravages du temps et de l'inconséquence de la nature humaine, en l'occurrence une crainte des enjeux contemporains des apocalypticiens dont les romans donnent à voir les effets à moyen ou long terme. Présenter une mémoire défaillante dans ces fictions permet de confronter l'homme à lui-même et

⁴ Nous préférons le terme « apocalypticien » pour le reste de ce mémoire, étant donné la proximité de sa terminologie biblique, désignant un prophète fixant par écrit « ses visions et les secrets qu'elles révèlent sur la fin des temps » (André Paul, « BIBLE - Ancien et Nouveau Testament », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 2 mai 2019. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/bible-ancien-et-nouveau-testament>), avec celle du narrateur dans le genre post-cataclysmique.

d'interroger sa responsabilité dans son propre devenir, dès lors que l'humanité laisse de côté toute préoccupation pour son passé.

Parler de « dystopie de la mémoire » dans le récit post-apocalyptique revient donc à pointer du doigt un élément récurrent et significatif dans les thématiques abordées par ces fictions : que devient le souvenir des civilisations de l'avant du fait de ce changement de paradigme culturel ? Les apocalypticiens font-ils réellement table rase du passé ? Si d'un côté les sociétés post-cataclysmiques affichent la plupart du temps le désir ostensible de se détacher de celles de l'avant, considérées comme responsables de la catastrophe, une démarche mémétique – science présentée comme « une approche naturaliste de l'évolution culturelle et de ses manifestations reproductibles, qui [...] prennent la forme de *solutions*⁵ » – y démontre une tendance à la pérennisation d'un certain nombre de pratiques et de codes culturels malgré le bouleversement radical vécu. Cependant, plus le temps avance dans ces œuvres, plus les symboles et les traces de la civilisation pré-apocalyptique perdent de leur valeur intrinsèque, et dans le même temps moins sont nombreux les hommes capables de les restituer eux-mêmes ou leur sens, étant donné leur disparition progressive. Les survivants, motivés par la survie ou le changement de leurs habitudes, soit abandonnent la routine, les coutumes et les réflexes qui étaient auparavant les leurs, soit les conservent en partie. Ou, parfois, choisissent de pérenniser cette mémoire défaillante, rarement avec succès étant donné le conflit entre un pragmatisme survivaliste, largement orienté vers l'avenir, et le sentiment nostalgique d'une époque révolue et idéalisée. Cette dualité entre une mémoire persistante malgré elle et le changement de préoccupations des survivants de l'apocalypse suggère que la table rase désirée par la civilisation relève davantage d'un processus évolutif, selon les fictions post-apocalyptiques, que d'une conséquence directe du cataclysme. On peut dès lors s'interroger sur la nature problématique de la mémoire, instable, voire fragile, et de la difficulté trouvée à la mettre à profit.

Trois œuvres se démarquent tout particulièrement dans ce système mémoriel de l'apocalypse. *La Peste écarlate*, novella de Jack London publiée en 1912 dépeint une société primitive rescapée d'une pandémie et sa lente reconstruction ; *Un cantique*

⁵ Pascal Jouxte, « La mémétique, une science à l'état sauvage », dans *Hermès, La Revue*, mars 2013 (n°67), pp. 50-56 [en ligne], consulté le 3 mars 2019. URL : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-3-page-50.htm>.

pour Leibowitz, ensemble de trois nouvelles de Walter M. Miller Jr synthétisées en roman – publié comme tel en 1959 – présente une société aux airs néo-féodaux en phase de restructuration, au fur et à mesure de la redécouverte de documents originaux de l'ère pré-atomique ; et enfin, plus récent, le roman de Cormac McCarthy *La Route*, daté de 2006, raconte le cheminement sans espoir d'un père et son fils dans un monde prenant les traits d'un hiver nucléaire. Trois récits d'époques et de contextes différents, aux cadres et procédés narratifs distincts, mais parfaitement ancrés dans un paradigme général à tendance anxiogène, typique de la fiction post-apocalyptique⁶.

La notion d'anamnèse s'impose d'elle-même afin d'aborder cette question de la mémoire : oublié ou refoulé, ou encore honni, le souvenir des *sociétés de l'avant*, que les survivants et les descendants⁷ le veuillent ou non, demeurera tout le long de la période suivant le cataclysme. Récits comme résidus matériels, autant d'éléments culturels qui attestent de la complexité des rapports qu'entretient l'homme avec la mémoire de son passé et sa transmission.

À partir de là se pose la question de savoir quels phénomènes persistent afin de témoigner de la civilisation pré-cataclysmique. La présence de souvenirs et de traditions pérennes témoigne moins d'un intérêt de nature historique pour les *sociétés de l'avant* que d'un attachement profond à des valeurs dont l'humanité ne souhaite finalement pas se séparer. Cependant l'altération de certains phénomènes humains tels que le langage dénote l'inéluctabilité de leur disparition. Tout n'est finalement qu'une question de temps : plus grand est l'écart temporel séparant les hommes de la civilisation d'antan, moins subsistent leurs systèmes de valeurs.

De ce fait, quelles leçons l'humanité tire-t-elle de ses échecs ? A-t-elle perdu tout espoir en l'avenir ? L'apocalypse s'avère-t-elle un bienfait ou un préjudice pour elle ? Sa disparition implique, dans tous les cas, une nouvelle histoire à écrire, qui peut prendre plusieurs formes : la question de savoir si l'homme a appris du passé ou si un processus d'oubli volontaire le condamne à un schéma d'éternel recommencement se

⁶ Raphaël Colson (voir note 2, p. 4), à cet égard, évoque une « métafiction post-apocalyptique » pour désigner « l'ensemble des récits qui, réunis en un seul, racontent quelque chose d'universel. »

⁷ Raphaël Colson établit entre ces deux termes une distinction reposant sur la distance temporelle séparant les personnages des récits post-cataclysmiques de l'apocalypse proprement dit : le « temps du survivant » suit directement la catastrophe, tandis que celui « du descendant » se situe au moins une génération plus tard, soit après la disparition des derniers témoins du « temps de l'avant ».

La littérature post-apocalyptique américaine : une dystopie de la mémoire

pose alors. Le changement de paradigme civilisationnel et la perte du sens des objets comme des valeurs des *sociétés de l'avant* amènent à s'interroger à propos de leur influence sur celles de *l'après* : ces dernières imiteront-elles les premières, ou traceront-elles une voie vierge de toute influence postérieure ?

I. L'anamnèse : procédé de défi à la compréhension de l'homme

Le changement de paradigme civilisationnel, s'il entérine la fin de la société pré-apocalyptique⁸, n'en efface pas pour autant les traces. Aussi longtemps que les survivants sont capables de se projeter dans la pré-cataclysmie, ou de la restituer, par un biais discursif ou visuel, et que les descendants manifestent de la curiosité envers ses vestiges, ceux-ci demeurent la principale source de résurgence de la mémoire dans les fictions post-apocalyptiques.

1) Écrire ou relater un état du monde : les « apocalygraphies »

Le terme d'« apocalygraphie » nous servira à désigner tout récit relatif à l'apocalypse, qu'il soit oral ou écrit ; ainsi désignera-t-il aussi bien les œuvres des apocalypiciens que les récits d'apocalypse racontés oralement par les personnages. Cette notion prend alors une valeur testimoniale dans sa dimension intradiégétique et préventive dans son cadre actualisé. Ces deux orientations antinomiques confèrent aux apocalygraphies une dimension globalisante à double tranchant : l'une tournée vers le passé – notre présent de lecteur – dans une temporalité future, l'autre, inversement, située au présent et dirigée vers l'avenir, les deux se croisant invariablement.

a. Apocalygraphies intradiégétiques : témoignages et souvenirs

Le témoignage, structure discursive propre à l'échange social, lié à un contrat de confiance entre gens qui se parlent et s'écoutent, est dès l'Antiquité devenu la pièce d'un dispositif d'autorité juridique, puis historiographique, faisant de lui une personne garante ou *caution* de vérité [...] ou un document faisant *preuve*. En devenant le récit d'une épreuve collective située aux confins de l'expérience politique et humaine il est aussi devenu un phénomène anthropologique et à l'échelle individuelle une *tâche* éthico-politique. Celle-ci suppose pour le survivant de rendre public son témoignage au-delà de la déposition, soit par l'énonciation en tribune ou sous la caméra, soit par la publication d'un texte [...] ⁹.

⁸ Afin de fluidifier ce mémoire, établissons un système néologique : « pré-cataclysmie » et « post-cataclysmie » se substitueront aux termes de « société (ou « temporalité) pré-apocalyptique » et « post-apocalyptique », « cataclysmie » désignant le temps de l'apocalypse elle-même.

⁹ Catherine Coquio, *Le Mal de vérité ou l'utopie de la mémoire*, Paris, Armand Colin, « Le temps des idées », 2015, p. 115.

Catherine Coquio énonce ici un enjeu majeur de la fiction post-apocalyptique, et plus particulièrement à l'échelle du *temps du survivant* : le partage d'un savoir. Bien évidemment, point question de témoignage « sous la caméra », les apocalypses réduisant systématiquement à néant ce genre de moyens technologiques, mais bel et bien oraux la plupart du temps, dans une logique technologique régressive de retour à la tradition orale. Max Brooks en offre un exemple significatif dans son anthologie fictive de témoignages d'acteurs civils et militaires de la « Z^e Guerre mondiale », compilant de fausses dépositions recueillies aux quatre coins du monde exclusivement par le média oral justement : « *Zombie*. Un mot terrible, à la puissance d'évocation sans pareille, un mot capable de faire resurgir nos souvenirs les plus intimes, nos angoisses les plus profondes [...] qui forment l'ossature du livre que vous tenez entre vos mains¹⁰. » L'apocalypse revêt alors une dimension traumatique qu'il s'agit d'explicitier pour témoigner de son horreur, et de surmonter afin de dynamiser son existence à l'aune des difficultés qu'elle engendre. En effet, toujours selon Catherine Coquio, « Si chacun reconnaît qu'il y a une *difficulté* extrême à dire, raconter et à faire imaginer ce qui a lieu, les tentatives de le faire abondent. Les survivants s'y essaient à partir de leur expérience limitée, que relaie parfois la reconstitution documentaire ou imaginaire d'une totalité : la difficulté pour eux devient un défi – comprendre, et parfois créer – mué en raison et moyen d'exister¹¹. »

La plupart du temps, les apocalypiciens engagent une figure emblématique dans ce recours à la tradition orale : celle du vieillard. « En effet, pour avoir vécu plus longtemps que les autres et avoir ainsi accumulé des expériences cruciales pouvant contribuer de façon décisive à l'expérience collective, les vieux représentent symboliquement la mémoire collective des communautés sociales dont ils font partie. C'est donc la représentation de la mémoire collective qui fonde la sagesse et l'ancienneté de la vieillesse¹². » La fiction post-apocalyptique donne une importance d'autant plus grande à ces personnages que leur est souvent confiée la charge de raconter la pré-cataclysmie aux plus jeunes générations, étant donné leur statut

¹⁰ Max Brooks, *World War Z. Une histoire orale de la Guerre des Zombies* [2006], Paris, Le Livre de Poche, 2009, p. 9.

¹¹ Catherine Coquio, op. cit., pp. 245-246.

¹² Joel Birman, « Le troisième âge et la nouvelle lecture du vieillir : subjectivation et politique », dans *Psychologie clinique*, février 2015 (n°40), pp. 36-50 [en ligne], consulté le 30 novembre 2018. URL : <https://www.cairn.info/revue-psychologie-clinique-2015-2-page-36.htm>

prestigieux tout comme le décalage générationnel séparant ces deux âges. Toutefois, les nouvelles problématiques auxquelles celles-ci font face provoquent assez souvent leur désintérêt pour un monde qui n'est pas le leur et qu'ils n'ont jamais connu, ainsi chez Jack London : « Les gamins écoutaient [le vieillard] monologuer, d'un air distrait. Ils ne comprenaient pas les trois quarts des choses dont il parlait, et ils étaient las de l'entendre ainsi rabâcher. D'autant qu'au cours de ses rêveries à haute voix, il employait un anglais plus pur, qui n'avait qu'un lointain rapport avec le jargon grossier dont ils se servaient et dont il usait vis-à-vis d'eux¹³. » Les différences de génération, de langage ainsi que de préoccupations rendent donc la transmission par l'oral problématique, étant donné qu'elle peut difficilement restituer le sens de notions abstraites, même obsolètes, pour les descendants. À l'inverse, le personnage du vieillard peut malgré tout susciter l'admiration des jeunes générations, comme dans le roman *Le Rivage oublié* de Kim Stanley Robinson : « Mais aujourd'hui, Tom se contentait de rester assis. [...] Il buvait son thé en silence. Cela me déprimait : j'aurais aimé qu'il racontât une autre histoire¹⁴. » Tom y remplit le rôle de figure de vieillard bienveillant et nostalgique, prodigue en pré-apocalygraphies orales, faisant même fonction de professeur pour les jeunes générations¹⁵.

Pour autant, les apocalygraphies ne prennent pas exclusivement la forme de récits et de témoignages oraux ou écrits et peuvent appartenir au régime de l'intériorité. Il peut par exemple s'agir de rêves, comme dans *La Route* (« Ses rêves étaient moins sombres. Le monde disparu revenait. Des parents morts depuis longtemps refaisaient surface et lui jetaient de biais des regards prémonitoires. Aucun ne parlait. Il pensait à sa vie. D'il y a si longtemps¹⁶. »). Dans ce cas, la pré-apocalygraphie appartient à la mémoire involontaire et témoigne de la prégnance de la *société de l'avant*, grâce à la persistance de son souvenir. Les propos de Sigmund Freud à ce sujet sont éloquents : « Certes, l'antique croyance aux rêves prophétiques n'est pas fausse en tous points. Le rêve nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos désirs réalisés ; mais cet avenir, présent pour le rêveur, est modelé, par le désir indestructible, à l'image du

¹³ Jack London, « La Peste écarlate » [1912], *Histoire des siècles futurs*, dans *Du possible à l'impossible*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1987 [désormais PE], p. 897.

¹⁴ Kim Stanley Robinson, *Le Rivage oublié* [1984], Paris, J'ai Lu, 1986, p. 42.

¹⁵ *Ibid.*, p. 34 : le vieillard fait réciter des poèmes au narrateur.

¹⁶ Cormac McCarthy, *La Route* [2006], Paris, Points, 2009 [désormais LR], p. 167.

passé¹⁷. » Le survivant rêveur, bien loin de désirer s'orienter vers l'avenir comme sa nécessité l'impose, s'avère résolument absorbé par un passé nostalgique dont il désire intérieurement le retour dans son horizon. D'un autre côté, les survivants demeurent attachés à leur passé tout aussi consciemment, et certains récits ont régulièrement recours à des analepses afin de se replonger dans cette mémoire de l'avant, soit par nostalgie, soit par besoin ; tel est le cas dans le roman *Je suis une légende* de Richard Matheson, dont le héros cherche un point de départ pour trouver un vaccin contre le virus à l'origine de l'apocalypse : « Peut-être fallait-il remonter dans le temps. Peut-être la réponse gisait-elle dans le passé, dans quelque obscure crevasse de sa mémoire. Rappelle-toi, insista-t-il auprès de son esprit. Retourne en arrière. C'était un tel crève-cœur que de se souvenir¹⁸... »

Tant que des survivants de l'apocalypse demeurent, la mémoire de la pré-cataclysmie peut ainsi perdurer malgré ses difficultés de transmission, même sans être destinée au partage ; dans ce cas sa prégnance vectorise le drame de la catastrophe par le truchement de personnages hantés par la douleur d'un souvenir agréable, rendu insoutenable à cause de son impossibilité de refaire surface.

b. Le roman comme apocalygraphie : un avertissement

Cette notion de mémoire peut également s'appliquer pour les romans post-cataclysmiques en eux-mêmes, actualisés du point de vue de l'apocalypticien et du lecteur. Considérons la notion de lecteur implicite telle que formulée par Wolfgang Iser : « Le lecteur implicite [...] s'inscrit dans le texte lui-même. Le texte ne devient une réalité que s'il est lu dans des conditions d'actualisation que le texte doit porter en lui-même, d'où la reconstitution du sens par autrui. [...] Le lecteur implicite est une conception qui situe le lecteur face au texte en termes d'effets textuels par rapport auxquels la compréhension devient un acte¹⁹. » À cet égard, le lecteur de fictions post-cataclysmiques n'étant pas concerné par l'apocalypse, quel sens restitue-t-il dans le

¹⁷ Sigmund Freud, *L'Interprétation des rêves*, cité par Rosine Jozef Perelberg, « L'"oracle" dans les rêves : le passé et le futur dans le présent », dans *Revue française de psychanalyse*, mars 2001 (vol. 65), pp. 807-824 [en ligne], consulté le 13 février 2019. URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2001-3-page-807.htm?contenu=article>.

¹⁸ Richard Matheson, *Je suis une légende*, Paris, Gallimard, « Folio SF », 2001, p. 64.

¹⁹ Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique* [1976], Bruxelles, Pierre Mardaga, 1985, p. 70.

texte pour l'actualiser ? C'est en fait le passé des récits qui l'est, afin de coller à notre propre temporalité de lecteur et assurer la proximité avec l'œuvre. En fondant la mémoire post-apocalyptique à partir de l'époque de référence de l'apocalypticien, la dimension préventive des œuvres fonctionne efficacement à plus forte raison qu'elle se situe au carrefour du présent et de l'avenir actualisés selon les modalités cataclysmiques. Ce procédé laisse à supposer au lecteur que son présent conduira invariablement à l'état du monde dépeint dans ce qui passe pour son avenir.

Si l'on change de perspective et que l'on situe la rédaction de l'œuvre elle-même dans le même monde soumis aux vicissitudes des conséquences du cataclysme qu'elle dépeint, à qui le roman est-il censément destiné ? Actualisé dans son monde de référence, il constituerait, en propre, une post-apocalygraphie, mais à l'adresse de qui ? Étant donnés les changements de problématique d'une génération à l'autre, on peut douter du fait qu'il soit systématiquement rédigé à l'intention des potentiels descendants. « À l'horizon de notre disparition, l'écriture est notre seule forme de survivance²⁰ » : le roman témoin de l'apocalypse serait donc moins destiné à pérenniser une mémoire qu'à se sentir vivant dans un monde marqué par la mort. Réactualisé par le lecteur du passé qu'il regrette, il conserve sa valeur testimoniale, de manière détournée : l'apocalypticien, en effet, procède d'une inversion afin de faire voir les conséquences néfastes de la pré-cataclysmie actualisée du point de vue de son œuvre.

Cependant, cette configuration s'inscrit uniquement dans le matériau fictionnel, et ne rentre que dans une perspective critique de l'actualité des apocalypticiens. Jean-Pierre Dupuy conteste ce procédé selon une dimension métaphysique :

La catastrophe n'entrant pas dans le champ du possible avant qu'elle se réalise ne peut être anticipée. On ne se *projette* pas en elle. Cette métaphysique interdit la prévention. Le trait caractéristique de la prévention est en effet que l'événement qu'elle prévient, parce qu'elle le prévient, est expédié dans un monde possible non actualisé. Dans la métaphysique qui sous-tend la prévention, les possibles préexistent à la réalisation de l'un d'entre eux et, pour ceux qui ne sont pas actualisés, ils subsistent à jamais dans les limbes où flottent toutes ces choses qui auraient pu être et qui n'ont pas été²¹.

²⁰ Gabriela Trujillo & Alexandre Gefen, « Derniers mots, dernières images », dans *Le Magazine Littéraire*, juillet-août 2015 (n°557-558), pp. 88-91.

²¹ Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, « La couleur des idées », p. 162.

De cette manière, les fictions post-apocalyptiques doivent-elles toujours être considérées comme anticipatoires ? À défaut de prédire l'avenir, dans la mesure où les apocalypticiens tissent des liens étroits entre leurs fictions et leur époque de référence, on peut affirmer leur dimension préventive, aussi longtemps que les auteurs affichent leur pessimisme à l'égard de cet avenir non actualisé.

2) Les vestiges civilisationnels, entre héritage et souvenir

Symboliquement plus chargés encore que les récits de l'apocalypse, les objets matériels représentent l'ultime lien concret demeurant entre la pré et la post-cataclysmie. Un lien aussi ténu que la perte de leur valeur pratique, avant que ne s'opère le bouleversement des problématiques survivalistes. Ils assurent tout de même l'immortalité de la pré-cataclysmie, vestiges de l'homme délaissés par l'homme et relégués à l'état de débris, mais témoins inébranlables du temps qui passe. « La mémoire s'enracine dans le concret, dans l'espace, dans le geste, l'image et l'objet²² », écrit Pierre Nora.

a. Les ruines : traces immortelles de la civilisation

Le paradoxe de la ruine, c'est qu'elle constitue un objet présent, visible, mais partiel qui tombe ici et maintenant sous le regard, d'une réalité absente, passée et devenue invisible comme ensemble. Elle vient présentifier avec intensité un monde caduc.

Elle n'est donc ni totalement *là* – puisque le monument complet et son environnement culturel complet ne sont définitivement plus de ce monde – mais éminemment et plus que jamais *ici*, puisque ce monde a laissé un reste, ce reste qu'est précisément la ruine, qui s'offre comme son témoignage indestructible. Elle témoigne en effet que ce monde ne peut être oublié. Témoin oculaire d'une absence. C'est un "ne plus" et la nostalgie se constitue sur ce mode de *ne plus (être) là*.

[...] Ainsi prend forme une jouissance de la contemplation des ruines, face à ce passé qui se met à "sur-exister", du fait qu'il a surnagé à ce naufrage²³.

Paul-Laurent Assoun résume ainsi la poétique de la ruine qui peut s'observer tout particulièrement dans les fictions post-apocalyptiques : fruit de la guerre ou de pillages à répétition par les premiers survivants, les ruines parcourent l'intégralité de ses

²² Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire. La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. XIX.

²³ Paul-Laurent Assoun, « Un monument pour la mélancolie : l'écriture des décombres de Volney à Freud », dans Chantal Liaroutzos (dir.), *Que faire avec les ruines ? Poétique et politique des vestiges*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Interférences », 2015, p. 147.

paysages, en tant qu'objets de « jouissance de la contemplation » par excellence. Plusieurs attitudes s'observent à partir de ce comportement. D'une part la fascination, simplement contemplative comme chez Robinson (« Au sein de cette forêt on comptait presque plus d'immeubles que d'arbres [...]. Tous étaient en ruine : trous béants à l'emplacement des fenêtres et des portes, tombées comme les dents d'un vieillard et remplacées par des buissons et des fougères ; murs effondrés ; toits empilés sur le sol tels des tertres funéraires²⁴ » ; cette fascination s'observe notamment par les descriptions métaphoriques employées par le narrateur) ou poussée jusqu'à la restauration à partir du moment où ces fictions s'inscrivent dans une logique de pérennisation culturelle, ainsi dans *Un cantique pour Leibowitz* : « La cité s'étendait de tous côtés en désordre, elle avait été en grande partie bâtie avec les décombres d'un autre âge ; tout en rues irrégulières, elle s'était lentement étendue sur les ruines d'une ville antique, comme un jour peut-être s'étendrait une autre ville sur ses ruines²⁵. » Miller Jr démontre que la nostalgie produite par le « *ne plus* » entraîne une fascination créatrice, ce que confirme Chantal Liaroutzos : « L'invention des ruines prend alors toute sa dimension, à la fois recherche obstinée – c'est le temps des fouilles et de l'érudition – et création festive : l'histoire, en déchiffrant le passé, imagine le présent et prospecte l'avenir²⁶. »

Les ruines développent ainsi une dimension particulièrement positive chez les descendants. Les survivants quant à eux ne confèrent que peu d'attention aux ruines, qui représentent même pour eux un décor en apparence sans intérêt. La vue de ruines par le père et le fils dans *La Route* ne provoque chez eux aucune émotion particulière ; elles ne s'apparentent qu'à de brèves étapes sur leur trajet, qu'ils ne fouillent même pas systématiquement : « Ils traversèrent les ruines d'une station touristique et prirent la route du sud » ; « le long d'une colline où il y avait eu jadis une maison. Elle avait brûlé depuis longtemps. [Ils mangent des céréales trouvées au fond d'une trémie] Puis ils repartirent par les champs en direction de la route. » ; « Le lendemain ils traversèrent les ruines d'une station balnéaire et prirent à travers une pinède la route de l'intérieur. » (*LR*, pp. 32, 83-84 & 239) Cette attitude éclaire le changement de

²⁴ Kim Stanley Robinson, op. cit., p. 13.

²⁵ Walter M. Miller Jr., *Un cantique pour Leibowitz* [1959], Paris, Gallimard, « Folio SF », 2013 [désormais *Cantique*], p. 173.

²⁶ Chantal Liaroutzos, *Que faire avec les ruines ?*, op. cit., p. 11.

problématique de la part des survivants : ces ruines appartenaient à leur époque, elles ne représentent donc aucun intérêt historique ou archéologique, puisqu'ils n'ont rien à en apprendre afin de survivre. Tout au plus ces ruines servent-elles, dans ce cas, à refonder la civilisation sur des bases connues, à l'instar du modèle des ruines restaurées d'*Un cantique pour Leibowitz*, sans l'ignorance découlant de l'écart temporel, ainsi que l'imagine Stephen King lors de la reconstitution d'une communauté sur les « ruines » de Boulder :

Nous ne sommes plus qu'une bande de survivants, sans aucun gouvernement. Un mélémélo de groupes d'âges, de groupes religieux, de groupes de classes, de groupes ethniques. Le gouvernement est une *idée*, Stu. Rien de plus, une fois que vous supprimez les fonctionnaires et toute la merde. J'irais même plus loin. C'est une doctrine, rien d'autre qu'un sentier que l'habitude a gravé dans nos mémoires. Nous avons cependant un atout : l'inertie culturelle. La plupart des gens qui sont ici croient encore au gouvernement représentatif, à la république – ce qu'ils pensent être la « démocratie »²⁷.

Ignorer de la sorte la symbolique véhiculée par la ruine témoigne d'une persistance significative du souvenir de la pré-cataclysmie de la part des survivants. D'une certaine manière, cette attitude permet de définir le statut de survivant : en l'absence de production d'affects ou de témoignage d'une absence – puisqu'ils y reconnaissent la pré-cataclysmie – et tant qu'elles ne font que l'objet de pillages méthodiques, les ruines se trouvent simplement reléguées à l'état d'édifices. En effet, « La ruine est un objet mort-vivant, tandis que celui qui regarde est bien vivant, mais ce faisant se met à participer en quelque sorte à la mort. Car s'il se laisse toucher, voire choquer par ladite ruine, il s'éprouve comme un sur-vivant d'un passé révolu qui le regarde²⁸. » La ruine ne devient donc ruine qu'à partir du moment où on la contemple d'un œil mélancolique, ce qui advient dès lors qu'une nouvelle civilisation a posé toutes ses bases sur les restes de l'ancienne et commence à chercher à transmettre ses bribes de passé aux nouvelles générations.

b. Les débris : objets de consommation et produits de luxe

« Débris » civilisationnels, ainsi peut-on définir le statut des objets du quotidien dans les fictions post-apocalyptiques ; souvent des outils banals du point de vue du lecteur, qui reconnaît son propre mode de vie dans ces traces. Chez les survivants ou

²⁷ Stephen King, *Le Fléau* [1978], t. II, Paris, Le Livre de Poche, 1990, p. 107.

²⁸ Paul-Laurent Assoun, « Un monument pour la mélancolie », op. cit., p. 148.

les descendants, en revanche, ces objets occasionnent souvent une résurgence mémorielle, dotée d'une forte charge émotionnelle, ou une incompréhension, la plupart du temps à cause de la perte de toute valeur pratique suite au bouleversement des problématiques post-cataclysmiques, et l'oubli de leur usage voire de leur existence. « L'objet de mémoire est là, fonctionnel ou non, et pourtant il représente un temps qui dépasse sa présence. C'est pourquoi il est une expression de la *ruine* : il possède une force évocatrice capable d'actualiser le passé. Éveiller un manque, faire expérimenter la perte, rappeler la force d'une absence : voilà l'essentiel de la *ruine*²⁹ » : ce rôle mémoriel réside dans tous les types d'objets, du moment que leur usage ne se retrouve pas dans les post-cataclysmies, avec pour rôle de faire revivre une temporalité enracinée dans leur existence concrète. Cormac McCarthy en donne un exemple d'envergure en décrivant la découverte d'un soda : « Par terre près de la porte il y avait deux distributeurs de boissons sans alcool qui avaient été renversés et forcés avec un pied-de-biche. [...] Il s'assit et passa la main dans le mécanisme des distributeurs éventrés et dans le deuxième distributeur sa main se referma sur quelque chose de froid. Un cylindre métallique. Il retira lentement sa main et resta cloué sur place devant un Coca-Cola. » (*LR*, pp. 26-27) On remarque non seulement la forte émotion ressentie par le père mais également un geste de ritualisation lors de la dégustation de la boisson : les personnages s'asseyent confortablement, l'auteur décrit minutieusement l'ouverture de la cannette, l'enfant insiste pour partager le soda. La solennité marquée de cette scène insiste sur la symbolique des plus petits produits de consommation : devenus extrêmement rares, ils représentent désormais de véritables produits de luxe.

Selon la terminologie de Hannah Arendt – du moment que les objets en question ne sont pas destinés à la consommation alimentaire –, on peut même envisager le changement de statut des objets en question, érigés en œuvres d'art :

Parmi les choses qu'on rencontre [...] seulement dans le monde fabriqué par l'homme, on distingue entre objets d'usage et œuvres d'art ; tous deux possèdent une certaine permanence qui va de la durée ordinaire à une immortalité potentielle dans le cas de l'œuvre d'art. En tant que tels, ils se distinguent d'une part des produits de consommation, dont la durée au monde excède à peine le temps nécessaire à les

²⁹ Pablo Cuartas, « Les objets de mémoire ou la ruine au quotidien », dans *Sociétés*, février 2013 (n°120), pp. 35-47 [en ligne], consulté le 22 décembre 2018. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2013-2-page-35.htm>.

préparer, et, d'autre part, les produits de l'action, comme les événements, les actes et les mots, tous en eux-mêmes si transitoires qu'ils survivraient à peine à l'heure ou au jour où ils apparaissent au monde, s'ils n'étaient conservés d'abord par la mémoire de l'homme [...]. Du point de vue de la durée pure, les œuvres d'art sont clairement supérieures à toutes les autres choses ; comme elles durent plus longtemps au monde que n'importe quoi d'autre, elles sont les plus mondaines des choses. Davantage, elles sont les seules choses à n'avoir aucune fonction dans le processus vital de la société ; [...] elles ne sont pas fabriquées pour les hommes, mais pour le monde, qui est destiné à survivre à la vie limitée des mortels [...]. Non seulement elles ne sont pas consommées comme des biens de consommation, ni usées comme des objets d'usage, mais elles sont délibérément écartées des procès de consommation et d'utilisation, et isolées loin de la sphère des nécessités de la vie humaine³⁰.

Les objets issus de la pré-cataclysmie acquièrent par conséquent une permanence dans le temps, ce qui leur confère un caractère monumental, les y faisant passer au rang de reliques. Leur fonction pratique initiale disparaît alors pour laisser place à une fonction purement esthétique. Emily St. John Mandel, dans son roman *Station Eleven*, reprend cette idée en créant un « Musée des civilisations » : « Vingt années durant Clark rassemble une collection d'objets (ordinateurs portables, smartphones, une platine, un grille-pain) devenant un sanctuaire laïque en l'honneur du monde spectaculaire dans lequel il avait vécu. Ces archives idiosyncrasiques constituent un lien avec le "monde pré-pandémique dont il se souvenait si nettement"³¹. » Ce traitement des objets prouve encore une fois l'attachement des survivants à la pré-cataclysmie et un certain désir de pérennité de cette culture, dans la mesure où les personnages cherchent activement les moyens de la garder à l'esprit. Les objets remplissent d'autant mieux cette fonction que « faute d'une institution et d'un discours organisés pour lui procurer cette historicité, cette capacité de témoigner d'une époque passée, l'objet quotidien contient également tous les signes permettant de l'associer au passé³². »

³⁰ Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1972, pp. 267-268.

³¹ Andrew Tate, *Apocalyptic fiction*, Londres et New York, Bloomsbury Academic, « 21st Century Genre Fiction », 2017, citant Emily St. John Mandel : « *During a twenty-year period Clark gathers a collection of objects (laptops, iPhones, a turntable, a toaster) that become a secular shrine to the 'spectacular world' in which he once lived [p. 254]. This idiosyncratic archive is a link to the 'pre-pandemic world that he remembered so sharply' [p. 232].* » (ma traduction), p. 136.

³² Pablo Cuartas, « Les objets de mémoire », op. cit.

3) La culture en crise

Dès lors que les objets du quotidien deviennent porteurs des valeurs du passé, on pourrait attribuer à la culture un caractère impérissable, car réactualisable dans chaque objet qui lui est associé. Pourtant, les dérives entraînées par le changement de paradigme civilisationnel qu'implique l'apocalypse ont tendance à dévoyer l'essence des références à la pré-cataclysmie. Dès lors que le sens pratique d'un objet ou d'une œuvre se perd par défaut de transmission, sa réappropriation en dévoiera presque invariablement la fonction d'origine.

a. Allusions bibliques

Du fait de l'origine biblique du terme « apocalypse³³ », il est fréquent que les apocalypticiens fassent référence au livre sacré dans leurs œuvres. Notamment chez Miller Jr, où la religion n'a pas disparu et contribue même à la renaissance de la civilisation. Si dans ce paradigme la mythologie biblique se voit augmentée de récits relatifs au « Grand Déluge de Flammes » (nom attribué à l'apocalypse, résultat d'une guerre nucléaire), elle ne se départit pas pour autant de ses fondements et ne manque pas de faire allusion à certains épisodes de l'Ancien Testament : « On disait que Dieu, pour mettre à l'épreuve l'humanité devenue aussi orgueilleuse qu'au temps de Noé, avait ordonné aux sages de l'époque [...] de construire de grandes machines de guerre. » (*Cantique*, p. 94) D'autre part, au cœur des fictions vidées de toute institution religieuse, les allusions bibliques remplissent un rôle référentiel et métaphorique ; « Examiner *La Route* dans son contexte du XXI^e siècle pourrait démontrer que le genre reconforte essentiellement grâce à sa capacité à représenter par écrit des fins autrement incompréhensibles³⁴. » Dans cette optique le rôle révélateur de l'apocalypse que suppose son étymologie se confirme, les allusions bibliques y reflétant des comportements ou des hantises obsessionnelles éclairantes envers la nature humaine.

³³ Dont on rappelle l'étymologie grecque, de ἀπό (ápó), « séparation », et καλύπτω (kalúptō), « cacher » ; littéralement « dé-ca-cher », par extension « découvrir, lever le voile ».

³⁴ Zachary Christian Swartz, « “Ever is not time at all”: theological issues in post-apocalyptic fiction and Cormac McCarthy's *The Road* », Mémoire de master en études libérales (mention arts), sous la direction de William O'Brien, Washington D.C., École d'études permanentes et École supérieure des arts et des sciences, 2009, « *A consideration of The Road within its early twenty-first century setting may reveal that the genre provides comfort primarily for its ability to represent in written form otherwise incomprehensible ends.* » [ma traduction] p. 68.

Chez McCarthy, le vieillard que croisent le père et le fils se fait appeler Élie – soit, dans le Premier Livre des Rois, le prétendu annonciateur du Messie pour la fin des temps – mais prêche en vain : « Je crois que par les temps qui courent moins on en dit mieux ça va. S’il était arrivé quelque chose et qu’on soit des survivants et qu’on se soit croisés sur la route alors il y aurait quelque chose à dire. Mais ce n’est pas le cas. Alors il n’y a rien à dire. » (LR, p. 154) Le rôle dévoyé du prophète fait transparaître la condamnation du monde : le vieillard, selon qui « Il n’y a pas de Dieu et nous sommes ses prophètes » (p. 152), refuse de parler davantage que pour expliquer sa résignation, non sans exprimer ses doutes sur la survie d’un dieu : « J’en ai terminé avec tout ça maintenant. Depuis des années. Là où les hommes ne peuvent pas vivre les dieux ne s’en tirent pas mieux. Vous verrez. Il vaut mieux être seul. Alors j’espère que ce n’est pas vrai ce que vous dites parce que se trouver sur la route avec le dernier dieu serait quelque chose de terrible » (pp. 154-155) ; le père considère effectivement son enfant comme un dieu, avec lequel ils « porte[nt] le feu » (p. 78), métaphore feu divin de la bonté et de la vie propagé en l’absence de Dieu.

Ailleurs, chez Thomas Disch, dans son roman *Génocides*, les références bibliques rendent compte de la régression civilisationnelle qu’entraîne l’apocalypse. On observe une première allusion à l’enfant prodigue au tout début du roman (« il était, au fond du cœur, un prodigue ») (que l’on retrouve dans l’Évangile de Luc 15), puis à la trahison de Judas (« un rituel aussi solennel et mystérieux que le baiser par lequel Judas a trahi le Christ ») (Évangile de Matthieu 15), la manne céleste (« voilà que le Seigneur nous envoie sa manne ! ») (Exode 16), Saül et David (« comme avait dû trembler Saül en comprenant pour la première fois que le jeune David allait le supplanter ainsi que son fils Jonathan ») (Livre des Rois 1) et enfin à la dernière page d’Adam et Ève, plus une citation du livre de Job (« Sans aucun doute étaient-ce Adam et Ève avant la chute³⁵ ») (Genèse). On remarque que les deux premières allusions se réfèrent au Nouveau Testament puis les trois suivantes à l’Ancien, mais aussi que les premières et dernières se situent aux opposés de la Bible ; *Génocides* débute par un épisode des Évangiles et s’achève par la création du monde. Le roman de Disch s’avère particulièrement fataliste dans ce schéma d’inversion mythologique biblique, celle-ci

³⁵ Thomas Disch, *Génocides*, dans Michel Denmuth, *Catastrophes*, Paris, Omnibus, 2006, pp. 684, 727, 752, 765 et 814.

condamnant l'humanité à l'extinction : « La Nature est prodigue. [...] sur une centaine d'espèces, une ou deux [survivraient]. Mais pas l'homme³⁶. » Ces lectures de la Bible confirment chez les apocalypticiens l'importance de l'origine chrétienne de la notion d'apocalypse, et sa mémoire prégnante dans l'imaginaire de la civilisation occidentale, par le statut de livre fondateur qu'elle y occupe. Ainsi celle-ci s'éteindra-t-elle : sur ces mêmes bases.

b. Réappropriations et manipulations culturelles

En l'absence d'institutions culturelles ou de médiateurs entre les générations, certains savoirs, plutôt que de se perdre, acquièrent une persistance altérée selon le principe du téléphone arabe : au fur et à mesure de leur circulation et leur transmission, leur usage ne cesse de se déformer. Il en résulte une version partielle et surtout non actualisée, donc d'autant plus ouverte à la réappropriation et à la manipulation. Deux attitudes s'observent face à cette attitude de récupération.

D'une part, le réinvestissement de cette semi-connaissance à des fins superstitieuses. Les dépositaires du savoir oublié le conservent et le réemploient « commercialement ». Dotés de prétendus pouvoirs magiques, ils représentent alors une figure d'autorité dans la post-cataclysmie. Jack London en donne un exemple :

« Je vois, autour de moi, la superstition en leur [les charlatans et les sorciers qui se disent médecins] pouvoir faire chaque jour des progrès nouveaux. Et ce mal ira toujours en empirant, tellement l'homme s'est dégradé. Ces prétendus docteurs sont [...] de fieffés voleurs [...] qui n'ont qu'un but, mettre sur vous leur emprise et tirer de vous tout ce que vous possédez.

« Voyez, par exemple, ce jeune homme aux yeux de travers, connu parmi nous sous le nom du « Loucheur ». Il vend à tout le monde des charmes et des sortilèges contre les maladies, et ne revient jamais bredouille de ses tournées. Il va même jusqu'à promettre le beau temps, en échange de bonne viande et de bonnes fourrures. À ceux qui se permettent de le contredire [...] il envoie ce qu'il appelle le bâton de la mort.

« Moi, [...] j'affirme qu'il ment effrontément. Je le lui ai dit en pleine figure. Pourquoi ne m'a-t-il pas, en réponse, envoyé le bâton de la mort ? Parce qu'il sait bien qu'avec moi ses jongleries ne prennent pas. Mais toi, Bec-de-Lièvre, [...] tu mourrais, non pas parce que ce bâton a un pouvoir quelconque, mais parce que tu n'es qu'un petit sauvage, à l'esprit crédule et obscurci ! (PE, p. 933)

Personnage craint et admiré par les descendants, le « Loucheur » incarne une figure chamanique, exploitant un savoir ésotérique au service de l'ignorance afin d'asseoir

³⁶ *Ibid.*, p. 814.

une possession d'autorité. Cela témoigne d'une importante régression culturelle autant que d'une mutation du paradigme sémantique de certaines notions pour lesquelles l'apocalypse a laissé des blancs à combler, ce que permet cette manipulation culturelle ; en effet, « [du côté de ceux qui opposent rationnel et superstition] les superstitions sont fonctionnelles et découlent de la recherche d'ordre et de sens qui caractérise les processus de pensée dans un monde en perpétuel changement³⁷. »

D'un autre côté, et surtout dans les post-cataclysmies parvenues à recréer des civilisations institutionnalisées, cette réappropriation remplit un objectif à tendance propagandiste. Il s'agit souvent de désigner le coupable du cataclysme, comme dans *Un cantique pour Leibowitz* : « on raconte que vous écrivez des équations qui referont un jour le monde, qu'une nouvelle lumière est en train de naître. Si la lumière naît, il faudra bien blâmer quelqu'un pour les ténèbres passées. » (*Cantique*, p. 175) Ce recours propagandiste aux phénomènes culturels dévoyés assure l'adhérence des générations post-cataclysmiques aussi longtemps qu'il « s'adress[e] aux gens restés sous l'influence forte d'idées traditionnelles inconscientes. [...] [L'idéologie post-cataclysmique] [est] très forte, très viable parce qu'elle a succédé à des éléments archétypiques principaux sur lesquels chaque mentalité mythique se fonde³⁸. » Si Olga Edelman parle ici avant tout de la propagande soviétique, le rapprochement avec la fiction post-cataclysmique n'est pas exclu du moment que les sociétés dépeintes le sont par le prisme de régimes autoritaires, tels que la bureaucratie kafkaïenne du roman *Silo* de Hugh Howey ou l'institution disciplinaire instaurée par Randall Flagg dans *Le Fléau* de Stephen King.

Dans tous les cas la puissance de la culture se montre manifeste, dès lors que ses différents médias se révèlent à même de déclencher un processus de hiérarchisation sociale. La culture défie ainsi la compréhension de l'homme dans la mesure où celui-ci se laisse dépasser par ses propres créations dont il a manifestement sous-estimé le potentiel autodestructeur.

³⁷ Anne-Sophie Lamine, « Les bonnes raisons de la croyance au merveilleux et au superstitieux », Archives de sciences sociales des religions [En ligne], 2013 (164), consulté le 19 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org.rproxy.sc.univ-paris-diderot.fr/assr/25405>.

³⁸ Olga Edelman, « La Guerre froide dans l'imaginaire populaire en URSS, 1950-1960 », dans Jean Delmas et Jean Kessler, *Renseignement et propagande pendant la guerre froide*, Bruxelles, Complexe, « Interventions », 1999, pp. 73-74.

II. Phénomènes humains et circulation post-cataclysmique

On constate que les différents procédés de résurgence mémorielle entretiennent un rapport étroit avec les modes de reconstruction sociale de la post-cataclysmie. La circulation de cette mémoire en devient particulièrement fluctuante, puisqu'elle dépend de phénomènes humains naturels bien plus qu'artificiels. Si les valeurs qu'elle véhicule en deviennent invariablement altérées malgré leur persistance culturelle, c'est bel et bien l'homme qui est en cause, non pas forcément son action concrète ; ces phénomènes s'expriment largement dans cette perspective intériorisée.

1) Apocalypse, humanité et héritage anthropologique

Dans les fictions post-apocalyptiques, le changement de paradigme civilisationnel implique du même coup le basculement vers un nouveau paradigme culturel³⁹. Ne sont pas uniquement concernés ses supports médiatiques (littérature, musique...), mais également les attitudes culturelles : « tout ce qui se propage par imitation semble devoir être happé par le pouvoir explicatif d'une théorie évolutionniste des pratiques humaines⁴⁰. » Les post-cataclysmies en font les frais : souvent, les habitudes et les gestes des survivants suscitent l'incompréhension des jeunes générations, et inversement. Jack London, vers la fin de *La Peste écarlate*, met en exergue l'oubli de l'aptitude à la lecture : « Dans la grotte de la colline du Télégraphe [...] j'ai réuni beaucoup de livres, retrouvés par moi, et qui contiennent un résumé de la sagesse humaine. J'y ai placé aussi un alphabet, avec clef explicative qui permet de lire et de comprendre son rapport avec l'écriture des images. Un jour viendra où les hommes, moins occupés des besoins de leur vie matérielle, réapprendront à lire. » (*PE*, p. 932) Le souci survivaliste des générations post-pandémiques n'a manifestement pas laissé au personnage de James Smith l'occasion de transmettre à ses descendants cette faculté ; l'absence d'imitation ne laisse aucune latitude à la pérennisation culturelle et entraîne un phénomène d'interruption, avec possibilité

³⁹ L'importance de ce phénomène dans cette argumentation lui nécessite une terminologie ; nous lui attribuerons le nom de « double transition paradigmatique. »

⁴⁰ Pascal Jouxte, « La mémétique, une science à l'état sauvage », op. cit.

(incertaine) de réinvestissement par les futures générations, celles qui ne nous sont pas encore racontées. « *La Peste écarlate* propose [...] une conception sinusoïdale, et non plus rectiligne, de l'évolution suivie par la civilisation⁴¹. » En effet, l'absence du phénomène d'imitation implique inévitablement un basculement de paradigme culturel : « De manière générale, imiter évoque la disposition à conformer intentionnellement son propre agir à celui d'un modèle, sans entraînement préalable ni prédisposition motrice innée à répondre au stimulus correspondant, de manière à faire ressembler son apparence, son action, son bien-être, son émotion à ceux du modèle⁴². » Or, cesser d'imiter un modèle équivaut à se corriger de son influence, afin de la chasser, et le refuser revient à le dédaigner, en tant que système de valeur corrompu ou obsolète.

Une seconde attitude s'observe en miroir : le refus, par les survivants, de laisser les descendants les imiter. Ce schéma implique à l'inverse un souci de restriction culturelle. Dans *La Route*, elle ne s'explique que par l'inutilité, au cœur de la vie post-cataclysmique, des phénomènes concernés : « Il traversa la pièce et se planta devant le bureau. Puis il souleva le combiné du téléphone et composa le numéro qui avait été le numéro de son père en des temps très anciens. Le petit l'observait. Tu fais quoi ? dit-il. » (*LR*, pp. 12-13) Le segment du texte s'interrompt ainsi, ce qui suggère que le père a occulté la question. Le simple fait que l'enfant ne comprenne pas un geste aussi banal suffit à prouver sa futilité dans la pré-cataclysmie : il ne s'explique que par un sentiment nostalgique de la part de l'homme, à la recherche de la résurgence mémorielle la plus fugace pour revivre son passé caduc. D'un autre côté, comme dans *Le Rivage oublié*, il s'agit encore une fois de prévenir les générations prochaines : « Je n'ai plus jamais remis les pieds dans le comté d'Orange, depuis. [...] C'est un lieu maléfique, maléfique. Tu as vu les récupérateurs lors des foires du troc. Il y a quelque chose de faussé en eux... [...] Vivre dans ces ruines les a conduits à la folie. Ils sont déments. Et ce n'est pas très surprenant. Tu dois rester loin de cet endroit, Henry. [...]

⁴¹ Francis Lacassin, « Jack London entre le merveilleux contestataire et le Jugement dernier », dans Jack London, *Du possible à l'impossible*, op. cit., p. 840.

⁴² Joëlle Proust, « Imitation et agentivité : analyse de philosophie de l'esprit », dans Jacqueline Nadel et Jean Decety (dir.), *Imiter pour découvrir l'humain. Psychologie, neurobiologie, robotique et philosophie de l'esprit*, Paris, PUF, « Psychologies et sciences de la pensée », 2002, pp. 189-216 [en ligne], consulté le 26 mars 2019. URL : <https://www.cairn.info/imiter-pou-decouvrir-l-humain--9782130505013-page-189.htm>.

N'y retourne pas, jamais, c'est un lieu néfaste, *néfaste*⁴³... » Il ne s'agit pas là de superstition, puisque le vieux Tom, à qui l'on doit ce dialogue, se réfère à une expérience vécue dont il continue à observer les effets. Les résidents du comté d'Orange sont décrits comme des êtres avilis et marginaux même au regard de la post-cataclysmie. Il en résulte une dégénérescence culturelle liée à un espace ; le comté d'Orange prend les traits de l'exemple à ne pas suivre pour préserver la post-cataclysmie de la décadence.

Les générations post-apocalyptiques se détachent ainsi significativement de l'influence mémétique censée intervenir à partir des pré-cataclysmies. Cette idée se retrouve tout particulièrement dans *Le Dernier Homme* de Margaret Atwood : Snowman, vraisemblablement le seul survivant de la race humaine, cohabite avec des simulacres d'humains créés artificiellement, les Crakers, vierges donc de toute culture et ne partant littéralement de rien : « Les modèles du Paradé n'étaient pas idiots, mais ils démarraient plus ou moins de zéro et appréciaient donc qu'on se répète⁴⁴. » Pourtant, même si Snowman fait figure de héraut et de sage parmi les Crakers et met à profit leur superstition pour rendre sa survie plus supportable, à aucun moment ceux-ci ne prennent exemple sur lui. À la place, les caractéristiques physiologiques attribuées à leur création suffisent à définir leurs systèmes cérémoniaux. Par exemple, leur capacité à marquer leur territoire à l'aide de leur urine représente un rituel important dans la vie de la communauté, condamnant toute sorte d'intervention extérieure : « Une idée géniale vient de lui [Snowman] traverser l'esprit : et s'il embarquait un peu de terre mouillée pour le protéger dans son périple ? [...] Mais, à bien y réfléchir, les hommes remarqueraient ce trou dans leurs lignes de défense et identifieraient le coupable. Un tel geste pouvait être mal interprété : il ne voudrait pas qu'ils le soupçonnent d'affaiblir leur forteresse, de mettre leurs jeunes en danger⁴⁵. » Malgré le respect que Snowman inspire aux Crakers, il n'est donc pas exempt de toute condamnation en cas d'immixtion dans leurs cérémonies. L'écart séparant leurs paradigmes culturels respectifs, ainsi que l'impossibilité de l'imitation de l'un par l'autre qu'impliquent leurs dissemblances physiologiques, condamnent irrémédiablement le premier afin de laisser toute latitude au suivant pour se

⁴³ Kim Stanley Robinson, *Le Rivage oublié*, op. cit., p. 352.

⁴⁴ Margaret Atwood, *Le Dernier Homme* [2003], Paris, 10/18, « Domaine étranger », 2005, p.393.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 200.

développer. Finalement, aucun facteur humain n'intervient dans ce processus de substitution ; il s'effectue à l'aune d'une propension à l'oubli en l'absence de facteurs mémétiques au sein de la civilisation, et condamne tout phénomène d'acculturation.

Chez Thomas Disch, le schéma de délitement de la mémoire s'apparente à celui examiné dans *Le Rivage oublié*, à une plus grande échelle. Plus le roman avance, plus la « Plante » responsable de l'apocalypse s'étend et complique la survie des rescapés. La « manne céleste » évoquée plus haut en tant que référence biblique s'incarne sous la forme d'un fruit délicieux et en quelque sorte anesthésiant, cueilli à même la plante : « Il ne pouvait résister au plaisir d'en manger » ; « La satiété de nourriture provoqua [...] une incoercible faim pour ce que le strict code moral de la salle commune avait si longtemps prohibé. Là, [...] la parfaite démocratie du carnaval s'instaura pendant une heure, et la liberté régna. » Les personnages d'Anderson et Orville évoquent également une référence évidente : « Je veux dire qu'ici, nous sommes en train de devenir une bande de [...] Lotophages⁴⁶. » Une telle référence à l'*Odyssée* ne laisse aucune place au doute : l'apocalypse selon Disch prend les traits d'une régression culturelle permanente. Les codes de cette société sont clairs :

Les Lotophages sont une société [...] où [...] chacun accepte d'être comme l'autre : un mangeur de lôtos ; le banquet d'oubli unifie le groupe des convives autant qu'il le rassemble. Dans cette société où l'autre devient même, aucun échange culturel n'est possible ; l'étranger est accepté sans la moindre réticence, il est de toute manière condamné à devenir, comme les autres, un Lotophage. Défait de sa mémoire individuelle, oublieux de sa propre patrie, le visiteur étranger ne peut, à la table des mangeurs de lôtos, que s'assimiler aux autres. Partageant une même nourriture d'oubli, la société des sans mémoire est une société sans différence ni différent [sic] possibles. Pas de lutte contre l'étranger, pas d'affrontement entre les classes, pas de guerre interne ; l'oubli efface les différences d'origine et de culture, il dissipe revendications et plaintes, et abolit ambitions et désirs de conquête⁴⁷.

Les survivants de *Génocides* dérogent quelque peu à ces règles dans la mesure où le personnage de Neil convoite la position de chef de clan confiée par son père à Orville, mais l'arrêt du travail tout comme l'oubli de sa valeur de leur part entérinent la proximité de ces deux modes de vie. De plus, cette cessation d'activité entraîne le refus de recommencer, ce qui empêche toute possibilité de retour au schéma originel et donc

⁴⁶ Thomas Disch, *Génocides*, op. cit., pp. 752, 754 & 762.

⁴⁷ David Bouvier, « La mémoire et la mort dans l'épopée homérique », *Kernos*, 1999 (12) [en ligne], consulté le 14 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/708>.

de phénomène de pérennisation mémétique : « Il n'y a *rien* à explorer, Mr Anderson. Et pourquoi nous déplacer tous les jours ? Pourquoi ne pas nous installer dans un coin confortable et y demeurer⁴⁸ ? » Ce comportement, d'autant plus insolent qu'il s'adresse à un personnage respecté en tant que chef de clan durant tout le reste du récit, révèle un sentiment particulièrement pessimiste à l'égard des valeurs de la pré-cataclysmie, vouées à la disparition en même temps que les hommes qui les portent.

2) Crise et appauvrissement du langage

L'absence de transmission des procédés mémétiques, la perte de valeur des objets ainsi que la difficulté de relater des apocalyptiques, en bref les problématiques corrélatives à la transmission et la circulation de la mémoire au sein des post-cataclysmies s'interconnectent par le biais d'un dénominateur commun : le langage. Toutes se posent conséquemment à un appauvrissement de la langue qui s'observe dans le changement de paradigme culturel. En effet, « Il faut se garder de confondre la faculté elle-même [du langage] avec l'usage qui peut en être fait : cet usage est un art, que l'enfant doit à la tradition⁴⁹. » De la culture tout comme des problématiques survivalistes dépendent donc largement l'évolution du langage au fur et à mesure que l'apocalypse s'éloigne dans le temps. Hannah Arendt développe à ce propos une réflexion orientée aussi bien du côté de la langue que de tout phénomène humain :

S'il y a et quand il y a immortalité, celle-ci est privée de gîte. [...] tout est devenu périssable, sauf peut-être le cœur humain ; l'immortalité n'est plus le milieu dans lequel se meuvent les mortels, mais elle s'est réfugiée – sans s'y trouver chez elle – au cœur même de la mortalité ; les choses immortelles, œuvres, actions, événements et même paroles, bien que les hommes puissent être encore capables d'extérioriser, de réifier pour ainsi dire, le souvenir de leur cœur, ont perdu leur foyer dans le monde, puisque la nature est périssable, et puisque les choses faites par l'homme, une fois venues à être, partagent le destin de tout être – elles commencent à périr dès le moment où elles viennent à l'existence⁵⁰.

L'immortalité du langage ne s'atteste alors qu'à un niveau métaphysique : une parole prononcée ou un mot créé acquièrent une existence une fois énoncés mais leur sens et

⁴⁸ Thomas Disch, *Génocides*, op. cit., p. 763.

⁴⁹ Hovelacque, « L'évolution du langage », dans *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1885 (8), pp. 371-391 [en ligne], consulté le 15 mai 2019. Consultable sur Persée (<http://www.persee.fr>).

⁵⁰ Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, op. cit., pp. 61-62.

leur pérennité langagière se perdent invariablement dès lors qu'aucune mémoire ne peut les restituer. On peut considérer qu'un terme « périt » à partir du moment où, à défaut d'emploi, il disparaît du langage courant.

La *double transition paradigmatique* impliquant cette préemption linguistique explique celle-ci, encore une fois, par le changement de préoccupations des générations post-apocalyptiques. Lorsque les sociétés cessent de veiller à une certaine durabilité de leur culture et se rapprochent à plus forte raison de leur vie matérielle, les notions artistiques ou esthétiques sont condamnées à l'oubli et les termes les qualifiant disparaissent, ou changent de signification. Vincent Nyckees considérerait ce phénomène sémantique d'après sa théorie « médiationniste » :

Ce processus de changement de sens s'opère en particulier à travers la reconstitution des significations à laquelle se livrent les jeunes locuteurs apprenant leur langue sur la base des situations auxquelles ils sont exposés. [...] Le changement sémantique est continu à la mesure de celui de l'expérience dans le contexte culturel. C'est le changement d'expérience qui « explique » celui du sens des formes. Le changement de sens est ainsi donné comme le résultat de la médiation de la culture – à travers la langue, les discours et les divers outils sémiotiques – dans le rapport du sujet au monde⁵¹.

Par exemple, dans *La Peste écarlate*, l'utilisation de certains termes par James Smith suscite l'incompréhension de ses petits-enfants : « Pourquoi dit-il [Edwin] en lui coupant la parole, tant de phrases à propos de tout, qui ne signifient rien ? [...] Cela m'agace d'entendre, à chaque instant, des mots que je ne comprends pas. Pourquoi, par exemple, grand-père, appelles-tu le crabe une "friandise" ? Un crabe, c'est un crabe, et rien de plus. Que veut dire ce sobriquet ? » (PE, p. 894) Les enfants, visiblement attachés au sens premier des choses, ignorent des termes simples (tels qu'actualisés dans notre présent de référence) et ne semblent pas disposés à les apprendre, cantonnés à leur anglais simplifié. « Un crabe, c'est un crabe, et rien de plus » : il en résulte moins une novlangue qu'un langage appauvri et très simplifié, dans la mesure où il dénature moins la réalité qu'il refuse toute synonymie aux termes désignant une unique réalité empirique ou, simplement, tout enrichissement sémantique.

Chez Miller, l'importante distance temporelle séparant le récit de l'apocalypse donne une autre implication à cette perte de sens :

⁵¹ Pierre Larrivée, *Une histoire du sens. Panorama de la sémantique linguistique depuis Bréal*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, « GRAMM-R. Études de linguistique française », 2008, p. 162.

Les Memorabilia étaient pleins de mots antiques, de formules antiques, de reflets antiques de la signification du monde, détachés d'esprits morts depuis longtemps, alors qu'une société différente tombait dans l'oubli. Très peu de tout cela pouvait encore être compris. Certains papiers avaient l'air aussi dépourvus de sens qu'un bréviaire pour le chaman d'une tribu nomade. D'autres gardaient une certaine beauté ornementale [...]. Les Memorabilia ne pouvaient d'eux-mêmes engendrer la renaissance d'une science antique et d'une haute civilisation, car les cultures étaient faites par les tribus de l'homme et non pas des volumes moisies ; cependant les livres pouvaient [...] donner une direction, donner des indications à une nouvelle science en formation. (*Cantique*, pp. 198-199)

Les termes issus de la pré-cataclysmie y ont acquis une certaine immortalité grâce à leur retranscription écrite, cependant l'arrêt de leur emploi a entraîné la perte totale de leur signification. Ainsi privés de leur sens ils ne sont plus à même d'apprendre quoi que ce soit aux descendants, et ne conservent qu'une valeur esthétique et testimoniale d'un monde caduc. La transmission de la mémoire s'en trouve grandement perturbée, ces notions périmées ne pouvant être restituées dans leur paradigme culturel.

Les fictions du XXI^e siècle, quant à elles, ne se contentent pas de mettre en exergue un langage appauvri : elles mettent carrément en scène leur disparition. Le héros de Margaret Atwood, ancien étudiant en « Problématique » (une sorte de cursus littéraire) puis publicitaire, donc homme cultivé au vocabulaire riche, assiste impuissant à son propre dépérissement lexical : « Surgi de nulle part, un mot lui apparaî : *Mésozoïque*. Il le voit, il l'entend, mais il n'a plus de substance. Snowman n'y rattache rien. Cela lui arrive un peu trop souvent ces derniers temps, cette déperdition de sens où les entrées sur ses précieuses listes de mots se dissolvent dans l'espace » ; « "Accroche-toi aux mots", se dit-il. Aux mots bizarres, aux mots anciens, aux mots rares. *Lambrequin*. *Nornes*. *Alacrité*. *Pibroch*. *Libidineux*. Lorsqu'ils lui seront sortis de l'esprit, ces mots, ils se disperseront un peu partout, pour toujours » ; « Quel dommage qu'il n'ait rien à [...] lire, à voir, à entendre, à étudier, à compiler. Des bribes de langage effilochées lui viennent à l'esprit : *méphitique*, *métronome*, *mastite*, *métatarsien*, *larmoyant*⁵². » En l'absence de média culturel pour en assurer la cognition et, essentiellement, à cause de la disparition des réalités sociales auxquels ils se réfèrent, les mots « bizarres » ou « anciens » ne présentent quasiment plus aucune réelle occasion d'être employés et leur sens s'en trouve balayé, car non-actualisé.

⁵² Margaret Atwood, *Le Dernier Homme*, op. cit., pp. 52, 89 & 191.

Malgré la limite idiolectale de cette observation, Snowman en tant que dernier être humain non-modifié génétiquement sur terre demeure l'ultime représentant du paradigme culturel pré-apocalyptique dans lequel se limite ce recours à la langue. McCarthy de son côté ne manque pas non plus de recourir à une telle opacité dans l'emploi qu'il en fait :

La Route est un modèle d'économie linguistique dans la mesure où tous les procédés communicationnels [...] soit ont été perdus soit disparaissent progressivement, irrévocablement ; les mots disparaissent à mesure que les concepts qu'ils décrivaient auparavant n'ont plus de référent et les noms semblent volatilisés ; le commerce quotidien des idées, des invectives amicales et des salutations phatiques s'est amenuisé⁵³.

Une forte économie linguistique s'observe effectivement dans *La Route*, notamment par l'emploi d'une ponctuation quasi intégralement plate et de dialogues volontairement insipides et tournant en rond – la plupart du temps orientés autour du « port de la flamme », du chemin et des chances de survie des deux personnages, marqués par l'ignorance du père qui répète « J'en sais rien » à plusieurs reprises et souvent achevés par un simple « D'accord » –, bâtis sur un système de phrases courtes semblable à un enchaînement de stichomythies. On constate en fin de compte que cette altération du langage résulte systématiquement de causes extralinguistiques : le geste humain ne s'y retrouve donc que partiellement, dans la mesure où « Même lorsque les cataclysmes paraissent naturels, l'homme en est, en réalité, la cause première⁵⁴. »

3) Temporalités de la « post-cataclysmie »

Nous l'avons vu, les témoignages des pré-cataclysmies, quelle que soit leur nature, soutiennent la mémoire collective tout autant qu'individuelle dans leur survivance historique. Toutefois, soutenir n'est pas assurer et, rappelons-le, la *double transition paradigmatique* implique de nouvelles préoccupations générationnelles. La

⁵³ Andrew Tate, *Apocalyptic fiction*, op. cit., « The Road is a model of linguistic economy as all forms of communication [...] either have been lost or are gradually, irrevocably fading; words disappear as the concepts they once described no longer have referents in reality and names seem to have evaporated; the everyday commerce in ideas, friendly insults and phatic greetings have diminished. » [ma traduction], p. 63.

⁵⁴ Patrick Gyger, « Par ici la sortie ! Fin du monde et science-fiction », dans Patrick Gyger, Roland Lehoucq, Clément Pieyre, *Sciences et science-fiction*, Paris, Editions de la Martinière, 2010, p. 79.

variété des enjeux entre le *temps du survivant* et le *temps du descendant* éclaire particulièrement ces attitudes par rapport à la question de la mémoire.

a. *Temps du survivant : survivre, rebâtir, transmettre le passé*

Le survivant, nous l'avons vu, connaît la pré-cataclysmie ; il l'a vécue. Cette temporalité se rapproche forcément davantage de notre actualité de lecteur, c'est pourquoi la plupart des fictions post-apocalyptiques s'y situent, « car le but est de s'adresser à nous, donc d'amener à s'interroger sur la manière de réagir face à l'effondrement⁵⁵. » C'est au sein de ce *temps du survivant* que se réalise la *double transition paradigmatique*, que l'on peut segmenter en trois étapes distinctes, chacune correspondant à un changement de problématique⁵⁶.

Dans un premier temps, le cataclysme apparaît toujours comme une rupture civilisationnelle, un phénomène au sein duquel le survivant « doit agir pour conserver son humanité tout en faisant le deuil » de la pré-cataclysmie. De ce fait, il se trouve tiraillé entre deux attitudes antagoniques : refouler ce passé douloureux afin d'échapper à la décadence, tout en tâchant de ne pas oublier ses origines, et par conséquent continuer à se référer à ce temps de l'avant, porteur de ses valeurs humaines. C'est pourquoi, « afin de lutter contre de nouveaux types de menaces et d'autres éventuels survivants », il fait parfois le choix de rejoindre un groupe, « afin de développer une force et rassembler les ressources » nécessaires à sa survie. Patrice Mann distingue deux courants d'interprétation des « actions collectives » : psychosociale et rationnelle. Le modèle post-cataclysmique préfère largement la seconde : « [il] met l'accent sur la rationalité d'individus qui, lorsqu'ils sont confrontés à une situation de choix, essaient d'atteindre leur but de la façon la plus efficace ou la moins coûteuse⁵⁷. » Ainsi dans *La Peste écarlate* se forment des groupes de survivants cherchant à échapper au virus : « Imaginez-vous [...] des troupes d'hommes que dégorgeaient les villes, qui [...] se déversaient sur les campagnes, dans un inutile effort pour fuir la mort qui s'attachait à leurs pas. » (PE, p. 910)

⁵⁵ Raphaël Colson, « Le temps du survivant, le temps du descendant ». Jusqu'à la fin de ce chapitre, les prochaines citations sans appel de note renverront à cette conférence.

⁵⁶ On doit également cette répartition, comme celle du temps du descendant, à Raphaël Colson ; il s'agira, dans ces chapitres, de les expliciter à partir d'exemples tirés des sciences sociales.

⁵⁷ Patrice Mann, *L'action collective. Mobilisation et organisation des minorités actives*, Paris, Armand Colin, 1991, p. 13.

Une fois que l'homme post-apocalyptique est parvenu à survivre au cataclysme, il peut dès lors exploiter les traces de la *société de l'avant* afin de commencer à rebâtir la civilisation : « il reprend les restes de la pré-cataclysmie et pille les ruines, ou fonde une communauté loin de son point de départ », avec le même refus persistant de la décadence. À ce sujet, on peut se référer à la philosophie de l'histoire de Walter Benjamin et la manière dont elle s'investit dans le modèle des ruines :

Pour l'essentiel ; s'opère pour les vainqueurs une démarche en deux temps : la réintégration provisoire des ruines dans le cadre de l'écriture dominante de l'histoire [...], puis leur disparition physique au profit de reconstructions à l'identique ou d'espaces laissés temporairement vacants. L'effacement définitif des traces attribuées à la barbarie supposerait donc comme un temps premier de reconnaissance, d'assimilation qui revêt les ruines d'une forme de familiarité que la radicalité insurrectionnelle, doublée du gigantisme des sinistres, avait fait totalement disparaître⁵⁸.

Bien entendu, dans la fiction post-apocalyptique, aucun vainqueur ne se démarque, il n'y a que des vaincus ; on peut donc attribuer la première étape à la nature qui reprend ses droits, puis estimer que les survivants, profitant de l'absence d'opposition non-humaine, réinvestissent la deuxième afin d'assurer leur résurgence. Chez Jack London, c'est l'occasion de mettre en scène la victoire du prolétariat : « L'avènement de la société sans classes dans [...] *La Peste écarlate* [...] est précédé par une apocalypse purificatrice [...]. Entre l'apocalypse et le paradis socialiste, s'insère souvent un véritable Jugement dernier. Obsédé par un désir de revanche à l'égard des exploiters du prolétariat et de leurs auxiliaires intellectuels, London se délecte à dépeindre leur punition, leur extermination, leur humiliation⁵⁹. » Dès lors que le système de classes disparaît, London se persuade de la supériorité des anciens exploités pour en faire les nouveaux exploitants : ainsi un simple chauffeur prend-il pour femme, de force, une ancienne lady, afin de ratifier la *double transition paradigmatique* (« Je te présente [...] Vesta Van Warden, qui fut jadis la femme de Van Warden le magnat. Cette beauté arrogante et majestueuse est maintenant ma squaw. Elle va, devant toi, me retirer mes mocassins. », *PE*, p. 927).

La dernière tâche des survivants avant de laisser place au temps des descendants consiste à transmettre le passé, ce que nous pouvons finalement relier au principe

⁵⁸ Florent Perrier, « Les ruines de la Commune comme ruines de l'Histoire dans *Paris, capitale du XIXe siècle* de Walter Benjamin », dans Chantal Liaroutzos, *Que faire avec les ruines ?*, op. cit., p. 44.

⁵⁹ Francis Lacassin, « Jack London entre le merveilleux contestataire », op. cit., p. 839.

sémiologique du modèle actantiel de Greimas, « tout entier axé sur l'objet du désir visé par le sujet, et situé comme objet de communication, entre le destinataire et le destinataire, le désir du sujet étant, de son côté, modulé en projections d'adjuvant et d'opposant⁶⁰. » Ce schéma prend tout son sens à partir du moment où le sujet prend les traits des survivants ; l'objet, de la transmission ; le destinataire, de l'apocalypse ; le destinataire, des descendants ; l'adjuvant, de la mémoire et l'opposant, de la *double transition paradigmatique*. Une telle configuration donne une vue pragmatique sur les rapports entre les différents actants de la fiction post-cataclysmique et met en exergue leurs rôles respectifs dans la progression du récit. La transmission de la mémoire revêt un caractère inévitable dans le *temps du survivant*, ce qui ne garantit pas pour autant, nous l'avons vu, son exactitude.

b. Temps du descendant : opposition, voyage, changement

Dès que le *temps du survivant* s'interrompt, nous accédons à une multitude de mondes éventuels, au sein desquels on retrouve notamment la possibilité d'un « futur noir où l'homme est un loup pour l'homme » et où la transmission se trouve mise en échec, car n'étant pas parvenue à restituer la mémoire pré-cataclysmique. Raphaël Colson divise cette temporalité en quatre étapes.

Pour commencer, la représentation de ces post-cataclysmies prend place dans un cadre et un écosystème nouveaux. Un type de société se trouve tout particulièrement représenté dans les fictions post-apocalyptiques nord-américaines : la persistance de régimes tyranniques. L'humanité, dans cette optique, démontre la persistance de ses travers sociaux dans la mémoire collective : « La fin d'une tradition ne signifie pas nécessairement que les concepts traditionnels ont perdu leur pouvoir sur l'esprit des hommes. Au contraire, il semble parfois que ce pouvoir de vieilles notions et catégories devient plus tyrannique tandis que la tradition perd sa vitalité et tandis que le souvenir de son commencement s'éloigne ; il peut même ne révéler toute sa force coercitive qu'après que sa fin est venue et que les hommes ne se révoltent plus contre lui⁶¹. » Il s'agit de « sociétés régressives dotées de dogmes et de règles et anti-progrès, jugé responsable de la destruction du monde ». Elles s'apparentent fortement à des

⁶⁰ Algirdas Julien Greimas, *Sémantique structurale. Recherche de méthode* [1966], Paris, PUF, « Perspectives sémiotiques », 1986, p. 180.

⁶¹ Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, op. cit., p. 39.

« sociétés dystopiques qui étouffent toute velléité de liberté et d'évolution » : celle décrite dans le roman *Silo* de Hugh Howey fonctionne sur ce principe : alors que le personnage de Lukas s'interroge sur l'origine de l'apocalypse, une discussion l'entraîne à déduire que « Ce n'est pas parce qu'on [l'Ordre, en charge de la gestion du silo] savait [...]. C'est parce que c'est nous qui l'avons fait⁶². » Un tel dispositif témoigne de la propension humaine à la manipulation mémorielle : des traditions sur le déclin ne subsistent finalement que les codes les plus avantageux à restituer dans cette perspective opportuniste.

Dans un second temps, certains personnages – agissant par curiosité ou par désir de révolte envers l'ordre établi – adoptent une attitude d'« opposition » : il s'agit de « personnages qui se sentent à l'étroit dans leur société, en général jeunes. » Une logique assounienne de la ruine se retrouve ici, dans le sens où la redécouverte des ruines des pré-cataclysmies entraîne la « jouissance de leur contemplation⁶³. » Leur exploration, par ailleurs, ne s'effectue pas sans danger chez Miller : « Ces miraculeuses et bizarres inventions des anciens, il valait mieux les manipuler avec soin ; plus d'un homme, mort en fouillant les ruines du passé, en avait témoigné à l'instant de rendre son dernier souffle. » (*Cantique*, p. 41.) En effet, la recherche et la restitution du savoir pré-cataclysmique, en général, « amène à une nouvelle révolution, » comme en témoigne l'attitude de la population laïque dans le même roman, passée d'un régime néo-féodal ignorant (« les régions où régnaient un certain ordre – sinon la civilisation – et où quelque forme de souveraineté légale régnait au-dessus des luttes tribales. », *Ibid.*, p. 87.) à celui d'une curiosité scientifique évidente (« Désormais les savants séculiers s'intéressaient beaucoup plus à la philosophie naturaliste, à la science, qu'à la littérature laïque. [...] Autant de symptômes d'un réveil, d'une renaissance. » *Ibid.*, p. 284.)

Conséquence de cette attitude : les personnages en opposition avec ces post-cataclysmies entreprennent un voyage, qui leur « permet de nouer des liens et de découvrir le monde. » Les cas de refondation sociale sont généralement entraînés par, justement, ces excursions, étant donné la fonction archéologique qu'elles remplissent ; « Les cataclysmes laissent donc généralement la place à une reconstruction

⁶² Hugh Howey, *Silo* [2012], Paris, Le Livre de Poche, 2013, p. 608.

⁶³ Voir note 23, p. 14.

possible [...]. On y suit les errances et les aventures de survivants sur un monde dévasté. Le plus souvent, les nouvelles communautés se reconstituent et entament un lent recommencement, qui s'accélère parfois avec la découverte de quelques artefacts du passé⁶⁴. » En outre cette exploration « permet aux auteurs de se moquer de la notion d'interprétation du passé », les découvertes en question étant souvent analysées de manière caricaturale, ce qui produit un décalage par rapport à son actualisation du côté du lecteur. Miller en offre un exemple lorsque frère Francis fouille les ruines qu'il découvre au début de son récit : « L'un des grands papiers pliés était également enroulé et commença à tomber en morceaux quand Francis voulut le déplier. Il ne put lire que "Tiercé — PMU" et rien de plus. Il le remit dans la boîte pour qu'on pût le restaurer plus tard, et attaqua le deuxième document. » (*Ibid.*, p. 50) Notre référentiel de lecteur du XXI^e siècle sait qu'il n'y a rien de plus trivial et de moins hiératique qu'une feuille de paris sportifs ; Francis lui attribue pourtant une valeur archéologique presque aussi importante que les plans de circuits qu'il découvre ensuite : considérant l'ensemble de sa découverte, « Il avait découvert des reliques du saint. » *Ibid.*, p. 52)

Enfin, dernier stade du *temps du descendant*, envisagé par rapport à ce que l'on peut rapporter comme savoir à partir des étapes précédentes : le changement. La connaissance ainsi accumulée « permet de renouer avec le temps d'avant, pour le meilleur et pour le pire. » Le récit de Miller met alors en exergue la fascination et le scepticisme envers la pré-cataclysmie : d'un côté, la renaissance de la technologie en fait foi (« En ce siècle, les vaisseaux spatiaux parcouraient de nouveau le ciel » *Ibid.*, p. 327), tandis que du côté des moines, le contrepoint ne tarde pas à se manifester : « Ces moines, qui ont cru en la science, sont ramenés vers l'image de Satan, avec allusion mythologique à la jarre de Pandore. [...] Pratiquer la science, c'est transgresser un tabou, celui de la connaissance, réservée à Dieu⁶⁵. » Miller expose dans la troisième partie d'*Un cantique pour Leibowitz* un moment climatérique de l'histoire future : l'homme rejoint finalement « son glorieux passé technologique » mais finit également par sombrer sous le poids de cette même technologie qu'il a pourtant ressuscitée.

⁶⁴ Patrick Gyger, « Par ici la sortie ! », op. cit., pp. 80-81.

⁶⁵ Gilbert Millet & Denis Labbé, *La Science-fiction*, Paris, Belin, « Sujets », 2001, p. 255.

III. Apocalypse et société : l'humanité face à son extinction

S'il s'avère que la question de la mémoire, dont la transmission se voit ainsi parcourue d'approximations, d'inexactitudes et de déformations, voire d'un processus de scotomisation, traverse l'ensemble des récits des apocalypticiens, cela témoigne particulièrement des problématiques civilisationnelles qui y sont en jeu. Quelles leçons tirer de l'apocalypse comme de l'échec de l'humanité (étant donné que nous gardons à l'esprit sa responsabilité concernant les causes du cataclysme⁶⁶) ? Cette problématique mène à analyser l'attitude humaine face à l'effondrement du monde et sa capacité à envisager l'avenir en fonction des enseignements tirés du passé. Mieux encore, elle permet de considérer à quel point la civilisation a échoué tout comme elle met en lumière son degré de pérennité potentielle, eu égard à la *double transition paradigmatique* provoquée par le cataclysme.

1) La pré-cataclysmie comme modèle

Que ce soit envers des exemples à suivre ou à ne surtout pas imiter, la dimension de modèle que l'on attribue à la pré-cataclysmie porte une dimension critique quant au devenir de l'humanité : « Les crises économiques et les guerres mondiales ont fait office de révélateur : la croyance naïve en un progrès exclusivement lié à la technique a disparu. Un haut degré de maîtrise technologique n'équivaut pas forcément à une libération pour l'homme et implique des risques importants⁶⁷. » À cet égard, la valeur étymologique de l'apocalypse⁶⁸ prend tout son sens : elle révèle les problèmes auxquels font face les apocalypticiens et leurs lecteurs au sein d'une temporalité rarement regrettée par les générations post-apocalyptiques. Du point de vue collectif tout du moins, les survivants conservant malgré tout, nous l'avons vu, les douloureux souvenirs de leur passé. Cormac McCarthy démontre cette dualité par le truchement des pensées du père : « Il se souvenait de s'être autrefois réveillé par une nuit semblable au bruit que faisaient les crabes dans une poêle où il avait laissé les os des

⁶⁶ Voir note 54, p. 31.

⁶⁷ Patrick Gyger, op. cit., p. 80.

⁶⁸ Voir note 33, p. 19.

steaks du dîner de la veille. [...] Quand il était revenu près du feu il s'était agenouillé à côté d'elle et lui avait caressé les cheveux pendant qu'elle dormait et il avait dit que s'il avait été Dieu c'était exactement ainsi qu'il aurait fait le monde et pas autrement » (LR, pp. 195-196) ; mais d'un autre côté, « Des années plus tard il s'était retrouvé dans les ruines carbonisées d'une bibliothèque où des livres noircis gisaient dans des flaques d'eau. Des étagères renversées. Une sorte de rage contre les mensonges alignés par milliers rangée après rangée. » (LR, pp. 167-168) Par le prisme de la réflexion de l'homme, les livres, métaphorisés par le terme de « mensonge », revêtent un caractère particulièrement dévalorisant envers la pré-cataclysmie, qui devient une époque honnie par ses survivants. Eux-mêmes par ailleurs ne sont pas exempts de la critique qui s'en dégage :

Une caractéristique inhérente aux récits du XXI^e siècle prenant place après l'effondrement de la société, est une antipathie tacite envers le présent corrompu dans lequel le roman se déroule. Ainsi les mondes en ruine qu'ils évoquent sont fréquemment le produit de nos penchants et trajectoires actuels : l'héritage du début du siècle laissé à ces futurs proches prend souvent les traits d'une dégradation environnementale, de l'avidité des consommateurs, la disparition des droits de l'homme et l'exploitation des générations futures, qui paieront le prix fort de la sottise ou la cruauté actuelles. En filigrane, l'enjeu est clair : nous sommes dans un terrible borborygme, et la nostalgie du présent s'avère assez rare. La tradition apocalyptique se montre parfois particulièrement misanthrope : elle suggère que le monde se porterait mieux sans l'*Homo sapiens*⁶⁹.

Andrew Tate circonscrit judicieusement ce point de vue aux apocalypticiens du XXI^e siècle, étant donné que les catastrophes ne sont pas systématiquement envisagées négativement : « La fin du monde participe activement de la dynamique de l'histoire. Elle reflète en même temps une attitude de rejet et une attitude constructive, elle est à la fois symptôme de crise et de vitalité. Elle suppose, en tout cas, une mentalité qui refuse l'immobilisme, des sociétés où il y a mouvement, confrontation, des sociétés vivantes. Le progrès s'est réalisé pour l'essentiel dans ces communautés tourmentées

⁶⁹ Andrew Tate, *Apocalyptic fiction*, op. cit., « One characteristic of twenty-first century [...] narratives set after the collapse of society, is a tacit antipathy for the corrupt present in which the novel is written. The ruined worlds that they evoke are, it is implied, frequently a product of our current propensities and trajectories: the legacy of the early twenty-first century to these near-future eras is often environmental degradation, consumer greed, the loss of human rights and the exploitation of future generations who will pay a high price for current folly or cruelty. We are, the subtext is clear, making a horrible mess of things and nostalgia for the present is relatively rare. The apocalyptic tradition is sometimes highly misanthropic; the earth, it suggests, would be in better conditions if *Homo sapiens* were no longer around. » [ma traduction], p. 132.

par la dialectique de la peur et de l'espérance⁷⁰. » L'apocalypse est alors considérée d'un point de vue ambigu : malgré les hantises contemporaines qu'elle met en exergue, elle témoigne également d'un régime d'histoire dynamique et d'une démarche pratique de l'imagination employée au service de l'humanité. Ce que confirme James Graham Ballard, dans une perspective inhérente à l'activité de l'écrivain : « Je crois que le récit de catastrophe est une démarche constructive et positive de l'imagination, une tentative pour affronter le vide terrifiant d'un univers manifestement sans signification en le prenant à son propre jeu, en le provoquant de toutes les façons possibles pour repartir de zéro⁷¹. » La mémoire pré-apocalyptique se détache par conséquent d'une construction strictement pessimiste, même si « Dans la plupart des cas, la fin du monde reste liée à la mort de la nature consécutive au "progrès" de notre civilisation⁷². » Cela signifie que la notion de progrès, examinée sous l'angle de son caractère mortifère envers la pré-cataclysmie – donc en tant que contre-modèle –, devient l'occasion d'un retour à zéro ; elle établit paradoxalement les nouvelles bases sur lesquelles fonder la post-cataclysmie et démontre la compatibilité entre crainte du progrès et optimisme pour l'avenir.

Les survivants sont donc traversés par une forte activité dans ce processus mémoriel : « La mémoire du passé, dans le présent, dépendra des stratégies internes, alors que la mémoire future et la mémoire pérenne, seront aidées plutôt par des pratiques externes. En ce qui concerne la mémoire involontaire ou l'oubli volontaire des événements, il n'y a qu'une seule stratégie : "n'y pas penser", "effacer les traces", "se taire", "réduire le sens", "le nier", "le refouler", "ne rien noter", c'est-à-dire des stratégies plutôt internes, sans avoir accès à des aides externes, qui, d'ailleurs, ne dépendent pas du passé dans le présent, d'avenir ni de passé éternel⁷³. » Oublier volontairement ce passé traversé par un progrès nocif procède donc d'un mouvement conscient, dépendant de facteurs individuels, à l'instar du comportement de Snowman chez Atwood : « Il avait besoin d'oublier le passé – le passé lointain, le passé

⁷⁰ Lucian Boia, *La fin du monde. Une histoire sans fin*, Paris, La Découverte, 1989, pp. 240-241.

⁷¹ James Graham Ballard, « Cataclysmes et fins du monde », dans Brian Ash [dir.], *Encyclopédie visuelle de la science-fiction*, Paris, Albin Michel, 1979, p. 130.

⁷² Patrick Gyger, op. cit., p. 180.

⁷³ Anna Madoglou, « Mnémostratégies/léthostratégies et contenu de la mémoire individuelle volontaire et involontaire », dans *Bulletin de psychologie*, mai 2008 (n°497), pp. 431-448. URL : <https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2008-5-page-431.htm>.

immédiat, le passé sous toutes ses formes. Il avait besoin de vivre dans le présent, sans culpabilité, sans attente. [...] Peut-être qu'un nouveau nom servirait cet objectif⁷⁴. » La mémoire collective n'entre pas dans cette optique ; par conséquent, la pré-cataclysmie ne remplit pas le rôle de modèle emblématique, ce qui explique que ce passé prétendument néfaste puisse déclencher la nostalgie de certains survivants. Outre les souvenirs et les rêves de l'homme sur son épouse dans *La Route*, James Smith incarne parfaitement cette figure : « Moi, je parlais, je parlais constamment. Et, en échange, on me donnait mon manger. Un manger copieux et délicat. Oh ! oui, délicat ! Jamais, depuis soixante ans, je n'en ai goûté de semblable, et sûrement je n'en goûterai jamais plus. J'ai souvent songé que l'œuvre la plus magnifique de notre ancienne civilisation était cette abondance de nourriture, sa variété infinie et son raffinement incroyable. Oh ! mes enfants ! La vie, oui, valait alors la peine d'être vécue, quand nous avions de si bonnes choses à manger ! » (*PE*, p. 901) Jack London parsème ses discours d'adverbes d'intensité, de superlatifs et de figures de répétition ou d'insistance : autant de marqueurs nostalgiques manifestant aussi bien son regret de la pré-cataclysmie que sa confiance dans le progrès, et par là même son espoir qu'un jour la culture pré-apocalyptique renaisse de ses cendres.

2) De génération en génération : valeurs, traditions, décadence

En fonction de la manière dont les survivants réinvestissent ce modèle, diverses organisations émergent des ruines de la civilisation parmi les générations post-apocalyptiques. Elles témoignent de la place qu'occupe la tradition parmi les rescapés et de son dévoiement. Deux mouvements distincts s'observent à la lumière de cette réémergence : d'un côté le déni du progrès entraînant la décadence de la civilisation en même temps que son retour à la barbarie, d'autre part la redécouverte et le réemploi de ce modèle, témoins de la confiance envers la notion de progrès.

a. Décadence et barbarie

Ainsi la décadence d'un peuple est d'abord l'épuisement du principe qui le faisait agir, son inertie qui résulte de l'absence de toute stimulation et opposition. Alors interviennent la corruption et la dissolution de l'ordre éthique, la ruine des institutions

⁷⁴ Margaret Atwood, *Le Dernier homme*, op. cit., p. 441.

qui succombent à l'assaut de "l'effectivité du négatif" de l'esprit, la dépréciation de l'effondrement des valeurs morales et spirituelles sur lesquelles reposait la cohésion sociale. [...] Ainsi la décadence d'un peuple se prépare-t-elle par la corruption qui jaillit du dedans, par la licence laissée aux appétits privés qui se justifient face à l'intérêt général vite oublié voire nié au profit de la quête exclusive du bonheur personnel. [...] La dissolution de la communauté substantielle du peuple aboutit à la division de la vie de l'esprit en une existence réelle insatisfaisante et une existence idéale dont on rêve. C'est le moment où la pensée réflexive et le temps commencent à exercer leur « action corrosive⁷⁵. »

Hegel, ici résumé par Kelkel, envisage le procédé de décadence par le passage du collectif au singulier du fait de l'effondrement des institutions culturelles ; ce phénomène s'observe en particulier par une dichotomie fréquente au sein des post-cataclysmies, entre barbares et savants. En ce cas, les apocalypticiens insistent sur la responsabilité de ces derniers concernant la prévention de l'apocalypse : « Dans une culture qui a misé sur la maîtrise technique, l'accident interpelle durement : il met l'accent sur une faille du système et signe l'échec de la raison souveraine. Or, on sait bien qu'une nature totalement rationnelle, figée dans la perfection des normes, consacrerait à la fois la toute-puissance de l'homme et la faillite de sa liberté, c'est-à-dire sa mort au sein d'un monde artificiel peuplé d'objets⁷⁶. » L'apocalypse peut aussi bien revêtir une origine humaine que naturelle, l'échec de la science n'en est pas moins entériné ; cela suppose que, dans la démonstration kelkélienne, la science revêt cet aspect de « valeur morale » paradigmatique, dont la perte devient origine de la décadence. Ce qui explique les principes transmis par les « Mémorabilia » dans *Un cantique pour Leibowitz* : « De la confusion des langues, du mélange des survivants de maintes nations, de la peur, naquit la haine. Et la haine dit : *Lapidons, étripons et brûlons [...] tous les sages ; qu'ils brûlent, qu'ils périssent et avec eux tous leurs travaux, leurs noms et même leur mémoire. Tuons-les tous et enseignons à nos enfants que le monde est neuf, afin qu'ils ne sachent rien de ce qui se passa auparavant. Accomplissons une immense simplification, et le monde alors recommencera.* » (*Cantique*, p. 96)

La marche de l'histoire prend alors mesure du rôle du savoir, dont l'apogée en signifie la fin, ce qui rejoint également la notion de décadence heideggérienne :

⁷⁵ A.L. Kelkel, « Ontologie et décadence de Hegel à Heidegger », dans *Décadence et apocalypse : séminaires de l'année 1985-1986*, Dijon, Université de Bourgogne, 1986, p. 32.

⁷⁶ L.V. Thomas, « Décadence et apocalypse dans la science-fiction », *Ibid.*, p. 123.

« Plutôt qu'un progrès, l'histoire profonde de l'humanité est inéluctablement décadence, la fin vers laquelle elle s'achemine est proprement l'accomplissement de l'histoire une fois parvenue à son stade ultime à l'âge de la Science et de la Technique planétaires⁷⁷. » Dès que les apocalypticiens franchissent cette limite de l'histoire qu'est la catastrophe, la rationalité scientifique finit par se perdre et susciter l'incompréhension parmi les descendants, comme en témoigne un des enfants de la novella de London, dubitatif quant au travail des bactériologues : « Les hommes de votre temps étaient fous, grand-père ! Ces germes étaient invisibles, avez-vous dit ? et ils prétendaient les combattre avec d'autres germes, invisibles eux aussi... C'est bien pour cela qu'ils sont morts... Lutter contre ce qu'on ne sait pas, à l'aide de ce qu'on ignore ! En voilà des sornettes ! » (PE, pp. 906-907) En conséquence de quoi, « il arrive que [c]es futurs de science-fiction soient des figures du passé, comme ces sociétés primitives ou moyenâgeuses issues d'un conflit nucléaire⁷⁸. » Cette régression culturelle prend en même temps les traits d'une révolution dans le mode de vie des survivants, libres de toute attache à la technologie responsable de la fin du monde. La *double transition paradigmatique* inhérente aux fictions post-cataclysmiques implique dès lors la nécessité de ce processus de déni du passé dès lors qu'elle veut mettre en exergue l'échec de la technologie en tant que valeur morale de la civilisation. « Le désir de nier le passé, soit parce que la mémoire de certains événements doit être vouée à l'exécration, soit pour construire un monde neuf, libéré de ses anciennes attaches, semble susciter dans une situation révolutionnaire le refus de tout objet susceptible de prendre une valeur monumentaire⁷⁹ » : étant « monumentaire » tout objet « constitué en support d'une mémoire collective », la science et le savoir en tant que monuments culturels – incarnés par les « Memorabilia » chez Miller – prennent une dimension conservatrice à l'égard de la *double transition paradigmatique* décadente, qui bascule de ce fait vers un régime agonistique d'autant plus décadent qu'aucune forme de stabilité n'en découle.

Dans le cas de survivants solitaires, au contraire, la possibilité d'une restructuration de la civilisation s'avère bien souvent impossible du fait de l'individualisme radical les caractérisant. Pourtant la *double transition*

⁷⁷ A.L. Kelkel, op. cit., p. 37.

⁷⁸ Gilbert Millet & Denise Labbé, *La Science-fiction*, op. cit., p. 280.

⁷⁹ Chantal Liaroutzos, « Que faire avec les ruines ? », op. cit., p. 13.

paradigmatique décadente les concerne tout aussi bien, non seulement du fait même de cette introversion empêchant toute formation de communauté mais également par l'observation de leur attitude face à la pré-cataclysmie. Les valeurs qu'ils portent et véhiculent dans leur propre temporalité se chargent alors de se substituer aux institutions disparues, ainsi chez McCarthy : « *La Route* se départage entre la voix de l'expérience blasée (l'homme) et de l'innocence franche (son fils) : ce dernier se voit confier la responsabilité de "porter le feu", métaphore de leur préservation provisoire de l'espoir et de la vertu, lorsque le père meurt et qu'il continue son voyage en compagnie d'une autre famille errante. La figure de l'enfant en deviendrait le héraut de nouvelles possibilités, comme une alternative à l'échec du vieil ordre sur le déclin⁸⁰. » Bien plus qu'une simple transition civilisationnelle, on peut bel et bien envisager la mort des pré-cataclysmies dès lors qu'elles empruntent un chemin transversal à la notion de progrès. Lucian Boia éclaire particulièrement cette perspective : « La mort des civilisations est la grande découverte de 1900. En fait [...] c'est la redécouverte d'une chose sinon oubliée, du moins effacée par le progrès [...] surtout du XIXe siècle, par l'idée que tout ira de mieux en mieux, en ligne droite, et selon les mêmes vertus bourgeoises sans cesse perfectionnées. Cette chose s'appelle l'histoire cyclique des civilisations⁸¹. »

b. Progrès, transitions et histoire cyclique

Il existe « deux formes classiques de prises sur le réel dans la plupart des fictions anticipatoires : l'une si dépourvue de technologie, de privilèges et de libertés fondamentales qu'elle ressemble au passé lointain ; l'autre regorgeant de technologies ingénieuses et de renforcements post-humains, mais tout autant dépourvue de véritable liberté⁸². » Que ces fictions dépeignent un avenir traversé par la décadence ou confiante dans le progrès, la conclusion se profilant à l'horizon post-apocalyptique

⁸⁰ Andrew Tate, *Apocalyptic fiction*, op. cit., p. 128 : « *McCarthy's The Road is divided between the voice of weary experience (the man) and open innocence (his son) ; the latter is faced with the responsibility of 'carrying the fire', a metaphor for their tentative (and questionable) preservation of hope and virtue, when the father dies and he continues their journey with another wandering family. The figure of the child [...] might be a herald of new possibilities, an alternative to the failed, decaying old order.* » [ma traduction], p. 128.

⁸¹ Lucian Boia, *La Fin du monde*, op. cit., p. 187.

⁸² Andrew Tate, op. cit., « *Two classic shapes of taken in many future-vision fictions: one so devoid of technology, privilege and basic freedoms as to resemble the deep past; the other replete with ingenious technologies and post-human enhancements, but also lacking in true liberty* » [ma traduction], p. 113.

s'avère inévitablement cauchemardesque. Dans un cas comme dans l'autre, prisonniers de la nouvelle institution sociale parmi laquelle ils évoluent comme de la temporalité apocalyptique, les survivants se confrontent aux restrictions imposées par la *double transition paradigmatique* et au changement de problématiques qu'elle implique. Certaines post-cataclysmies par ailleurs prennent le parti de ne pas se limiter à une unique transition, afin de mettre en évidence la marche inéluctable et cyclique de l'histoire. Lucian Boia considère le roman de Miller sous cet angle : « La chute de la civilisation technologique entraîne le retour à la barbarie puis la marche – la même marche – recommence⁸³. » Ce schéma suggère la propension des post-cataclysmies décadentes à retrouver le chemin vers la culture et la technologie ; en témoigne particulièrement chez Miller la restauration d'une ancienne autoroute : « Longtemps auparavant, l'autoroute avait eu six voies et un trafic automatique et téléguidé. Puis le trafic avait cessé, le revêtement s'était craquelé [...]. Les habitants du désert avaient arraché les morceaux de béton cassé pour en faire des masures et des barricades. L'érosion en avait fait une piste dans le désert, traversant d'immenses pays incultes. Aujourd'hui l'autoroute avait de nouveau six voies et un trafic automatique et téléguidé. » (*Cantique*, p. 361) Si l'on se réfère à la notion de « mort des civilisations » de Boia (voir page précédente), cela suggère la possibilité d'une résurrection civilisationnelle. De ce fait, « Bien souvent, l'imaginaire apocalyptique est bien moins le ferment des luttes révolutionnaires que l'instrument le plus efficace de la conservation de l'ordre établi⁸⁴ » ; on en déduit la persévérance humaine concernant la conservation de ses valeurs et traditions pré-cataclysmiques. Une telle disposition à la transition civilisationnelle entre en relation avec l'établissement d'un lien entre le passé et le futur par les apocalypticiens : « La fiction de la transition est notre manière d'affirmer le caractère bien plus immanent qu'imminent de la fin ; cela reflète notre manque de confiance en la fin ou notre méfiance envers la répartition de l'histoire en époques de ceci et cela. Notre propre époque ne propose rien de positif, uniquement des transitions. Puisque nous passons de transition en transition, il est possible que

⁸³ Lucian Boia, op. cit., p. 203.

⁸⁴ Jean-Paul Engélibert, Raphaëlle Guidée, « Avant-propos : L'Apocalypse et après », dans Catherine Coquio, *L'Apocalypse*, op. cit., p. 14.

nous n'existions ni dans une relation intelligible avec le passé, ni dans une autre prévisible avec l'avenir⁸⁵. »

En l'absence de liens tangibles entre les transitions qui orientent la temporalité apocalyptique, il apparaît nécessaire d'articuler cette notion de progrès autour des attaches entre le passé et le futur. Hugh Howey, par exemple, établit la distinction entre passé et héritage, deux notions inscrites dans un régime d'antériorité : « Notre espoir, ce que nos prédécesseurs ont accompli, ce que le monde peut être, voilà notre Héritage. [...] Et les catastrophes inévitables, les erreurs qui nous ont menés jusqu'ici, c'est le passé. [...] Ça signifie qu'on ne peut pas changer ce qui est déjà arrivé, mais qu'on peut avoir une influence sur ce qui se passera ensuite⁸⁶. » Cela suggère, à l'instar des post-cataclysmies décadentes, une attitude de déni du passé, mais à ce moment-là inscrite dans un processus de mémoire sélective : « On ne peut transmettre sans choisir. La mise en récit au sein d'un groupe à un moment donné ne constitue que l'une des narrations possibles du passé⁸⁷. » De cette manière les survivants ou les descendants pérennisent certaines traditions, tout comme la notion de progrès et ses effets sur la post-cataclysmie, non sans gommer de leur horizon toute trace du passé honteux supposément responsable de l'apocalypse. Dans *La Peste écarlate*, le personnage du Chauffeur, nonobstant son absence totale de tout sentiment nostalgique à l'égard de la pré-cataclysmie (« Tu as eu ton heure, camarade ! [...] J'ai la mienne, aujourd'hui. Et elle me convient fort, par ma foi ! Le passé est fini, bien fini, et je ne tiens pas à y revenir. » *PE*, p. 927), ne manque pas d'épouser une ancienne aristocrate (voir p. 32 de ce mémoire) afin d'asseoir sa supériorité, et de promettre une de ses filles à James Smith (p. 938). Ce modèle préfère conserver certaines traditions à des fins utilitaires, mais la prédisposition humaine à en faire perdurer d'autres, dont elle rend également compte, illustre la dépendance humaine à sa mémoire, même en temps de crise. Or, « Lorsque le fil de la tradition se rompit finalement, la brèche entre le passé et le futur cessa d'être une condition particulière à la seule activité de la pensée et une expérience réservée au petit nombre de ceux qui faisaient de la pensée leur affaire essentielle. Elle devint une réalité tangible et un problème pour tous ; ce qui

⁸⁵ Frank Kermode, *The Sense of an ending*, Oxford University Press, 1967, pp. 101-102.

⁸⁶ Hugh Howey, *Silo*, op. cit., p. 572.

⁸⁷ Valérie Rosoux, « Mémoire et résolution des conflits. Quelle transmission au lendemain d'une guerre ? », dans Nathalie Burnay (dir.), *Transmission, mémoire et reconnaissance*, Fribourg, Academic Press Fribourg, coll. « res socialis », 2011, p. 62.

veut dire qu'elle devint un fait qui relevait du politique⁸⁸ » : dès lors que la tradition quitte le champ du particulier pour devenir une problématique collective, elle dépend d'un nouvel espace réinvesti pour penser les transitions civilisationnelles. C'est ainsi que l'apocalypse, au XXe siècle, procède d'une redéfinition de l'espace-temps d'un présent qui s'auto-construit par le biais humain de la tradition et des *doubles transitions paradigmatiques* qu'elle implique, avec lui seul pour horizon, comme le confirme François Hartog :

Le 20e siècle est celui qui [...] a donné l'extension la plus grande à la catégorie du présent : un présent massif, envahissant, omniprésent, qui n'a d'autre horizon que lui-même, fabriquant quotidiennement le passé et le futur dont il a, jour après jour, besoin. Un présent déjà passé avant même d'être complètement advenu. Mais, dès la fin des années 60, ce présent s'était découvert inquiet, en quête de racines, obsédé de mémoire. Si l'on cherchait alors [...] à renouer le fil de la tradition, il fallait presque inventer et la tradition et le fil. À la confiance dans le progrès s'est substitué le souci de sauvegarder, préserver : préserver quoi et qui ? Ce monde, le nôtre, les générations futures, nous-même⁸⁹.

3) L'Apocalypse : une condamnation de l'homme ?

Selon la terminologie de François Hartog, le XXe siècle est en effet passé d'un « régime d'historicité » « futuriste » à un autre « présentiste », sacrifiant la confiance dans le progrès comme unique moteur de l'histoire en faveur d'une conception tout entière dirigée vers le présent. Cette alternance coïncide d'autant plus avec le régime de *double transition paradigmatique* dans la mesure où « les apocalypticiens prophylactiques ressentent [l'obligation] de nous faire imaginer l'inimaginable qui *pourrait avoir lieu* si nous continuions de nous aveugler sur cette possibilité. Ils lancent un avertissement venu du futur en transformant notre présent en passé déterminé d'une apocalypse à venir, et font en ce sens un travail d'autant meilleur que la catastrophe future apparaît inscrite dans la trame du présent⁹⁰. » (D'après la philosophie de Günther Anders, « L'apocalypticien prophylactique craint l'apocalypse, car il sait qu'elle est un terme absolu et définitif et que, après, il y a le néant absolu. [...] Tout

⁸⁸ Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, op. cit., p. 25.

⁸⁹ François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, « La librairie du XXIe siècle », 2003, p. 200.

⁹⁰ Frédéric Detue, « Aucun de nous n'en réchappera : du témoignage à la fiction apocalyptique », dans Catherine Coquio, *L'Apocalypse*, op. cit., p. 154.

son effort va consister à lutter pour repousser la fin du monde au lieu de la hâter⁹¹. ») La *double transition paradigmatique* conduisant de la pré- à la post-cataclysmie s'inscrit donc directement dans l'ossature du présent et de l'histoire, ce qui donne à l'apocalypse et ses conséquences un caractère inhérent au processus historique. On observe notamment ce schéma à la fin d'*Un cantique pour Leibowitz*, tandis que la civilisation revenue à son apogée technologique s'apprête à replonger dans le chaos d'une nouvelle guerre nucléaire :

Plus les hommes approchaient de l'achèvement de leur paradis, plus ce paradis terrestre les impatientait. Et c'est d'eux-mêmes qu'ils finissaient par s'impatienter. Ils se construisaient un jardin de délices et devenaient de plus en plus malheureux au fur et à mesure que croissaient sa richesse, sa puissance et sa beauté. Car il leur devenait alors plus facile de s'apercevoir qu'il manquait quelque chose dans ce jardin. [...] Un monde plongé dans la misère et l'obscurité pouvait croire à la perfection, et la désirer ardemment. Mais un monde étincelant de raison et de richesses commençait à se percevoir exigü comme le chas d'une aiguille, et victime de cet ulcère dévorant il finissait par ne plus vouloir croire ou ardemment désirer. Et voilà... Ils allaient de nouveau détruire le jardin terrestre, civilisé, savant ; il allait être déchiré une fois de plus pour que l'homme pût à nouveau espérer au sein de la misère et de l'obscurité. (*Cantique*, p. 384)

Cette perspective rejoint la dimension cyclique de l'histoire développée par Platon dans le *Politique* : « Alternativement, le monde d'abord guidé par la divinité connaît un âge d'or de rajeunissement et de bonheur, puis laissé à lui-même, il vieillit, connaît des conflits et finalement dépérit jusqu'au cycle suivant qui voit se rétablir la jeunesse de l'humanité et la prospérité générale pendant "des milliers et des milliers de périodes". L'âge d'or est ainsi toujours derrière et devant soi selon un cycle qui se répète⁹². » Une telle conception de l'histoire inscrit l'humanité dans une optique opposée au progrès. En effet, l'apocalypse, malgré son potentiel didactique envers la pré-cataclysmie et donc ses causes, semble ne rien apprendre aux générations post-cataclysmiques. Ainsi s'achève de nouveau la civilisation chez Miller, comme la nouvelle civilisation émergente de London s'apprête à reproduire la trame de l'histoire pré-apocalyptique : « La voix de Smith possède encore quelque autorité car il demeure l'ultime survivant de la société d'avant et le seul être vivant doté d'un sens de l'histoire. Il présage une lente réescalade vers la civilisation, une croissance

⁹¹ Christophe David, « L'apocalypse selon Günther Anders », *Ibid.*, p. 141.

⁹² Patrick de Laubier, *Quand l'histoire a un sens. À la lumière de l'Apocalypse*, Paris, Salvator, 2009, p.21.

démographique et scientifique ainsi que l'exhumation de techniques oubliées telles que la fabrication de la poudre à canon. Sa conception de l'histoire est cyclique⁹³. » Cependant, contrairement à Miller, chez qui les descendants ont acquis la connaissance du passé par le biais des *Memorabilia*, ceux de London éprouvent un profond désintérêt envers la pré-cataclysmie. *La Peste écarlate* met donc en valeur un très puissant pessimisme à plus forte raison que l'échec de l'humanité ne découle pas de son refus d'apprendre de ses erreurs mais de sa nature en elle-même : « Il est étrange d'entendre les mêmes idées absurdes et têtues, que formulaient les anciens hommes, tomber des lèvres d'un petit sauvage, sale et vêtu de peaux de bêtes. L'univers a été anéanti, bouleversé, et l'homme demeure toujours identique. » (*PE*, p. 933)

La constance de ce schéma autodestructeur inaliénable manifeste la tendance humaine à perpétuer les traces de sa culture passée. Chez Miller, « [La redécouverte du savoir] oscille constamment entre l'émerveillement, du moine ou du scientifique, et le doute provoqué par le risque d'une utilisation guerrière de la science. Car, comme par fatalité, le "nouveau" monde se civilise tout en conservant la violence culturelle héritée de sa genèse : l'apocalypse atomique. D'autant que les conséquences de cette guerre se perpétuent dans les séquelles physiques de certaines lignées de descendants, tel un avertissement pour les générations futures. D'ailleurs, Miller opte pour une fable de l'éternel recommencement : si le savoir a pu de nouveau se répandre, la civilisation humaine ne tiendra pas compte des leçons du passé et s'empressera de reproduire un nouvel holocauste nucléaire⁹⁴. » D'après Ruaud et Colson, les bases de cette nouvelle civilisation, malgré son souci du progrès, ne se départissent pas du fonds technico-culturel responsable de son extinction, dominant l'avertissement qu'offrent les traces de la *société de l'avant* dans les post-cataclysmies. Les « séquelles physiques » qui en font foi prennent la forme de mutations dues généralement à des radiations atomiques, chez Miller (Mme Grales, « La femme à deux têtes et son chien à six pattes », *Cantique*, p. 362) comme d'autres apocalypticiens (« La concentration de radiations

⁹³ Charles L. Crow, « Ishi and Jack London's Primitives », in Leonard Cassuto & Jeanne Campbell Reesman [dir.], *Rereading Jack London*, Stanford, Stanford University press, 1996, « Yet Smith's voice has some authority, because he is the only survivor of the early days and the only living human with a sense of history. Smith foresees a slow climb towards civilization again, a growth of population and of knowledge, and the rediscovery of lost arts such as the making of gunpowder. His view of history is cyclical [...]. » [ma traduction], p. 51.

⁹⁴ André-François Ruaud & Raphaël Colson, *Science-fiction : les frontières de la modernité*, Paris, Mnemos, collection « Essais », 2008, pp. 241-242.

était la plus élevée parmi [les humains tératoïdes], et animaux comme enfants naissaient malformés et mutants avec, dès les premiers jours, des tumeurs cancéreuses qui ne cesseraient de grossir⁹⁵ ». Par ailleurs leur banalisation ou leur marginalisation (« Le Baiser fut instauré à l'origine comme moyen de séparer les mutants et les porteurs de maladies génétiques du reste de la population, et la chasse ne fut décrétée qu'à contrecœur quand on constata que l'ostracisme n'était pas toujours suffisant⁹⁶ ») certifie en quelque sorte ce canon culturel auquel l'humanité s'attache, selon la tradition apocalyptique héritée de la Seconde Guerre mondiale. « [Un cantique pour Leibowitz] démontre que ceux qui ont oublié le passé sont condamnés à le répéter, et le roman se préoccupe largement de la question de la mémoire. Le récit est dominé par des images de répétition à tous les niveaux, de l'infinité de coups astreints à un jeune moine lors de la phase médiévale, au motif plus général de la récurrence des guerres et des catastrophes⁹⁷ » ; on peut évidemment étendre cette thèse à toute œuvre post-apocalyptique du moment qu'elle reproduit un comportement culturel non inspiré de la pré-cataclysmie. Dans tous les cas, l'humanité signe une forme de condamnation d'elle-même, du fait de son incapacité à dévier du modèle historique que sa quasi-extinction condamne. Lucian Boia, parlant de *La Peste écarlate* mais résumant la poétique humaine face à l'apocalypse, suggère que « La fragilité et la superficialité de notre civilisation sont mises en cause. Tout ordre social, toute morale, auront disparu, avant la cristallisation d'un nouvel ordre tribal, de type préhistorique. L'histoire recommence : simple répétition – sans mémoire – de celle qui s'est déjà déroulée. Inutilité flagrante de tout effort humain⁹⁸. » L'apocalypse s'avère moins l'occasion d'une table rase du passé ou du présent que d'un retour en arrière, d'une occasion de répéter l'histoire depuis le début, afin de toujours plus retarder la fatale échéance de l'humanité.

⁹⁵ Michael Swanwick, *Le Baiser du masque* [1985], Paris, Denoël, « Présence du futur », 1986, p. 118.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 43.

⁹⁷ Mark Rose, *Alien encounters: an anatomy of science fiction*, Cambridge & Londres, Harvard University press, 1981, « [Miller's *A Canticle for Leibowitz*] theme is that those who forget the past are doomed to repeat it, and the novel is pervasively concerned with memory. It is dominated by images of repetition at every level of scale from the endlessly repeated blows that a young monk in the medieval phase is compelled to suffer to the larger pattern of recurrent war and disaster. » [ma traduction], pp. 111-112.

⁹⁸ Lucian Boia, *La Fin du monde*, op. cit., pp. 172-173.

Conclusion

Au sein des fictions post-apocalyptiques nord-américaines, la mémoire joue un rôle particulièrement important, porteuse de tous les référents à notre époque de lecteur. Selon l'emploi que les apocalypticiens en font et l'attitude des survivants, la table rase faite du passé supposément désirée par l'humanité peut prendre différents détours afin de mettre en jeu la nature « dystopique » de la mémoire : instable, voire fragile, et difficile à restituer dans sa plénitude.

La transmission de témoignages, à l'instar des traces culturelles de la civilisation, dispense la mémoire pré-apocalyptique aux générations postérieures, tout comme la mise en valeur des vestiges (ruines comme objets du quotidien) le permet sans biais humain. Toutefois, cette mémoire oubliée, réinvestie individuellement, engrange des dérives superstitieuses ou propagandistes. D'où une dévaluation du sens des notions oubliées.

L'apocalypse, quelle que soit sa nature, tire son importance de son rôle transitoire. On parle alors d'une « *double transition paradigmatique* », car elle assure le passage d'un paradigme civilisationnel, et subséquemment culturel, à un autre. Ce phénomène s'observe par la transmission « mémétique » de différents gestes ou de coutumes et l'altération linguistique inhérente à l'obsolescence de certains concepts. Deux temporalités, celles du survivant et du descendant, mettent en lumière différentes réactions par rapport à cette mémoire, ce qui témoigne de l'échec de sa stricte transmission.

Dès lors que les sociétés pré-apocalyptiques font l'objet d'une représentation, les acteurs de l'apocalypse peuvent choisir de s'en inspirer ou non dans la perspective de la restructuration de la civilisation. Ceux-ci peuvent alors adopter deux attitudes distinctes : honnir le passé, selon un principe décadent, ou l'imiter en réemployant la notion de progrès. Les deux cas de figure conduisent toutefois au même constat : l'homme, incapable d'apprendre de ses erreurs, est condamné à l'extinction, selon une représentation cyclique de l'histoire.

Outre la préoccupation nord-américaine envers les questions de la fin du monde et de l'humanité, ce corpus nous prouve également l'importance de la thématique mémorielle dans leur traitement. Celle-ci, en constant déclin, témoigne des préoccupations humaines en temps de crise, davantage orientées vers la construction d'une nouvelle mémoire que la restitution totale de souvenirs fragmentaires douloureux. La proximité des implications de ce genre littéraire avec les problématiques mémorielles posées par la fin de la Seconde Guerre Mondiale, la valeur testimoniale revêtue par l'un comme par l'autre, même fictionnellement, comme la possibilité de la transmission, permettent d'envisager une étude transversale entre le genre science-fictionnel et la littérature du témoignage, deux modèles pourtant strictement opposés sur le plan rationnel. L'une serait même envisageable comme occasion de combler un manque de témoignages ou de mémoire collective à la suite de guerres traumatiques, Guerre Froide comme Viêt-Nam pour ne citer qu'elles.

Bibliographie

Corpus

Jack London, « La Peste écarlate » [1912], *Histoire des siècles futurs*, dans Francis Lacassin, *Jack London, Du possible à l'impossible*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1987.

Cormac McCarthy, *La Route* [2006], Paris, Points, 2009.

Walter M. Miller Jr., *Un cantique pour Leibowitz* [1959], Paris, Gallimard, « Folio SF », 2013.

Romans post-apocalyptiques

Margaret Atwood, *Le Dernier Homme* [2003], Paris, 10/18, « Domaine étranger », 2005.

Max Brooks, *World War Z. Une histoire orale de la Guerre des Zombies* [2006], Paris, Le Livre de Poche, 2009.

Thomas Disch, *Génocides*, dans Michel Denmuth, *Catastrophes*, Paris, Omnibus, 2006.

Hugh Howey, *Silo* [2012], Paris, Le Livre de Poche, 2013.

Stephen King, *Le Fléau* [1978] (2 tomes), Paris, Le Livre de Poche, 1990.

Richard Matheson, *Je suis une légende*, Paris, Gallimard, « Folio SF », 2001.

Kim Stanley Robinson, *Le Rivage oublié* [1984], Paris, J'ai Lu, 1986.

Michael Swanwick, *Le Baiser du masque* [1985], Paris, Denoël, « Présence du futur », 1986.

Ouvrages de référence

Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1972.

- Brian Ash [dir.], *Encyclopédie visuelle de la science-fiction*, Paris, Albin Michel, 1979.
- Hervé Aubrron, Alexandre Gefen, « L'apocalypse », dans *Le Magazine Littéraire*, juillet-août 2015 (n°557-558).
- Lucian Boia, *La fin du monde. Une histoire sans fin*, Paris, La Découverte, 1989.
- Nathalie Burnay (dir.), *Transmission, mémoire et reconnaissance*, Fribourg, Academic Press Fribourg, coll. « res socialis », 2011.
- Leonard Cassuto & Jeanne Campbell Reesman [dir.], *Rereading Jack London*, Stanford, Stanford University press, 1996.
- Catherine Coquio, Jean-Paul Engélibert & Raphaëlle Guidée, *L'Apocalypse : une imagination politique*, Presses Universitaires de Rennes, « La Licorne », 2018.
- Catherine Coquio, *Le Mal de vérité ou l'utopie de la mémoire*, Paris, Armand Colin, « Le temps des idées », 2015.
- Jean Delmas et Jean Kessler, *Renseignement et propagande pendant la guerre froide*, Bruxelles, Complexe, « Interventions », 1999
- Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, « La couleur des idées ».
- Algirdas Julien Greimas, *Sémantique structurale. Recherche de méthode* [1966], Paris, PUF, « Perspectives sémiotiques », 1986.
- Patrick Gyger, Roland Lehoucq, Clément Pieyre, *Sciences et science-fiction*, Paris, Editions de la Martinière, 2010.
- François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, « La librairie du XXIe siècle », 2003.
- Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique* [1976], Bruxelles, Pierre Mardaga, 1985.
- Frank Kermode, *The Sense of an ending*, Oxford University Press, 1967.

- Francis Lacassin, *Jack London, Du possible à l'impossible*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1987.
- Pierre Larrivée, *Une histoire du sens. Panorama de la sémantique linguistique depuis Bréal*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, « GRAMM-R. Études de linguistique française », 2008.
- Patrick de Laubier, *Quand l'histoire a un sens. À la lumière de l'Apocalypse*, Paris, Salvator, 2009.
- Chantal Liaroutzos (dir.), *Que faire avec les ruines ? Poétique et politique des vestiges*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Interférences », 2015.
- Patrice Mann, *L'action collective. Mobilisation et organisation des minorités actives*, Paris, Armand Colin, 1991.
- Gilbert Millet & Denis Labbé, *La Science-fiction*, Paris, Belin, « Sujets », 2001.
- Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire. La République*, Paris, Gallimard, 1984.
- Mark Rose, *Alien encounters: an anatomy of science fiction*, Cambridge & Londres, Harvard University press, 1981.
- André-François Ruaud & Raphaël Colson, *Science-fiction : les frontières de la modernité*, Paris, Mnemos, collection « Essais », 2008.
- Zachary Christian Swartz, « “Ever is not time at all”: theological issues in post-apocalyptic fiction and Cormac McCarthy’s *The Road* », Mémoire de master en études libérales (mention arts), sous la direction de William O’Brien, Washington D.C., École d’études permanentes et École supérieure des arts et des sciences, 2009.
- Andrew Tate, *Apocalyptic fiction*, Londres et New York, Bloomsbury Academic, « 21st Century Genre Fiction », 2017.
- Décadence et apocalypse : séminaires de l’année 1985-1986*, Dijon, Université de Bourgogne, 1986.

Sitographie

- Joel Birman, « Le troisième âge et la nouvelle lecture du vieillir : subjectivation et politique », dans *Psychologie clinique*, février 2015 (n°40), pp. 36-50 [en ligne], consulté le 30 novembre 2018. URL : <https://www.cairn.info/revue-psychologie-clinique-2015-2-page-36.htm>
- David Bouvier, « La mémoire et la mort dans l'épopée homérique », *Kernos*, 1999 (12) [en ligne], consulté le 14 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/708>.
- Pablo Cuartas, « Les objets de mémoire ou la ruine au quotidien », dans *Sociétés*, février 2013 (n°120), pp. 35-47 [en ligne], consulté le 22 décembre 2018. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2013-2-page-35.htm>.
- Hovelacque, « L'évolution du langage », dans *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1885 (8), pp. 371-391 [en ligne], consulté le 15 mai 2019. Consultable sur Persée (<http://www.persee.fr>).
- Pascal Jouxte, « La mémétique, une science à l'état sauvage », dans *Hermès, La Revue*, mars 2013 (n°67), pp. 50-56 [en ligne], consulté le 3 mars 2019. URL : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-3-page-50.htm>.
- Anne-Sophie Lamine, « Les bonnes raisons de la croyance au merveilleux et au superstitieux », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 2013 (164), consulté le 19 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org.rproxy.sc.univ-paris-diderot.fr/assr/25405>.
- Anna Madoglou, « Mnémostratégies/léthostratégies et contenu de la mémoire individuelle volontaire et involontaire », dans *Bulletin de psychologie*, mai 2008 (n°497), pp. 431-448. URL : <https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2008-5-page-431.htm>.
- André Paul, « BIBLE - Ancien et Nouveau Testament », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 2 mai 2019. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/bible-ancien-et-nouveau-testament>
- Rosine Jozef Perelberg, « L'"oracle" dans les rêves : le passé et le futur dans le présent », dans *Revue française de psychanalyse*, mars 2001 (vol. 65), pp. 807-824 [en ligne], consulté le 13 février 2019. URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2001-3-page-807.htm?contenu=article>.

Autres sources

Raphaël Colson, « Le temps du survivant, le temps du descendant ». Conférence tenue à Lyon le 27 avril 2019 à la Maison des jeunes et de la culture de Monplaisir, à l'occasion du festival Les Intergalactiques.

NEXUS VI, « Le post-apo » [vidéo en ligne], YouTube, 25 septembre 2015, consultée le 06 novembre 2018, https://www.youtube.com/watch?v=oD_vA9x06qo.